

Nouveaux jalons sur le peuplement paléolithique du bassin moyen de la Têt, entre Roussillon et Conflent

Michel Martzluff
avec la collaboration de Sabine Nadal

INTRODUCTION

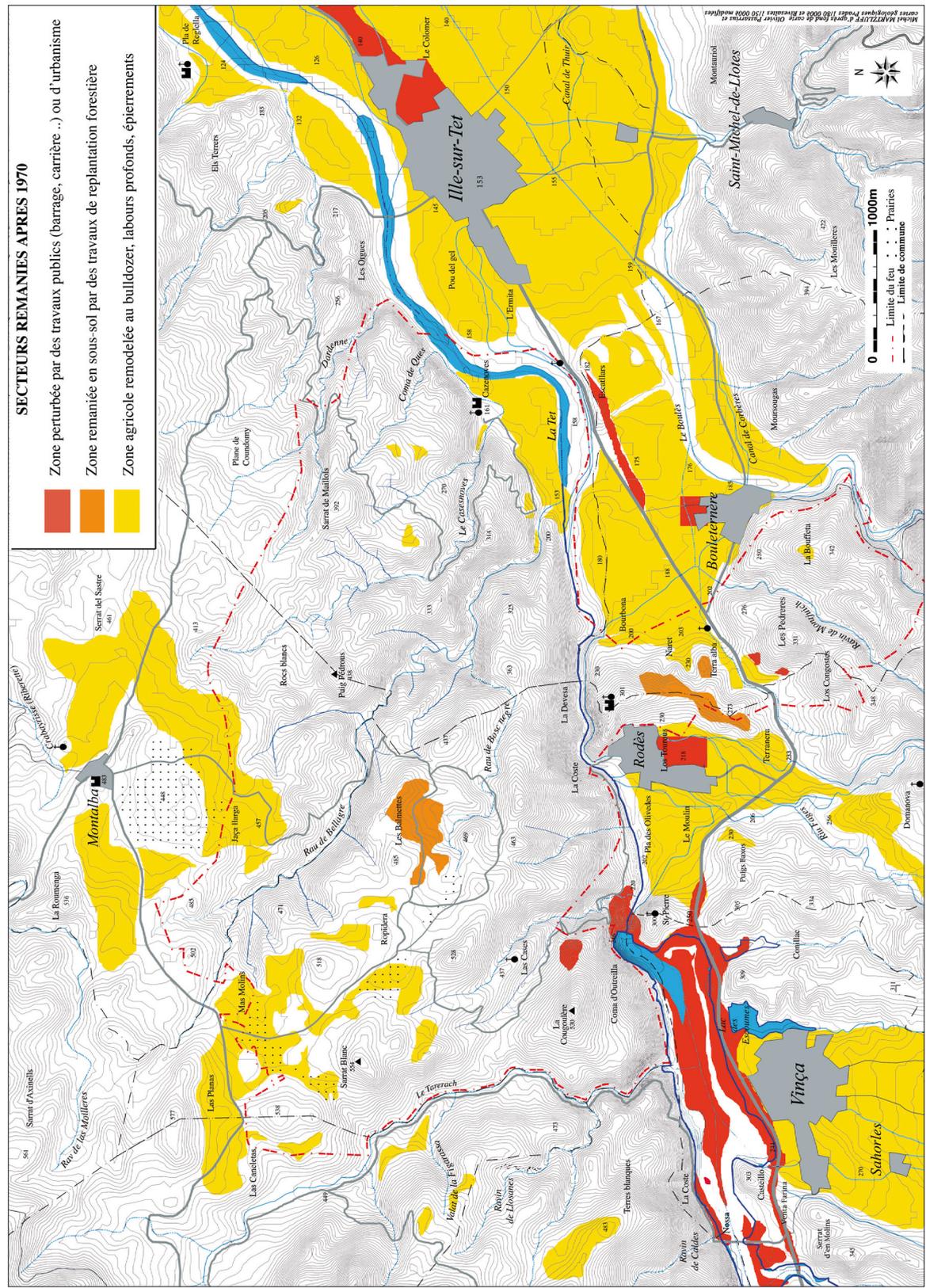
L'intérêt de cette étude réside surtout dans sa dimension géographique. En effet, l'incendie de l'été 2005 a balayé trois types de milieux dans un secteur qui, depuis 130 m d'altitude au droit d'Ille-sur-Têt jusqu'à 530 m au sommet de la Cougoulère, face à Vinça, constitue la frontière géographique et historique entre la plaine du Roussillon et les premières vallées encaissées pénétrant les massifs montagneux du Conflent.

Au centre de l'aire étudiée (ill. 1 et 2), la plaine alluviale de la Têt peut se scinder en deux unités. Vers l'amont, en Conflent, les replats des terrasses quaternaires de Vinça et de Rodès forment de petits bassins enfoncés dans des collines sédimentaires qui barrent la vallée et la compartimentent. Ces éminences culminent vers 300 m d'altitude et témoignent de puissants épandages détritiques du Tertiaire dans le fossé d'effondrement de la Têt. Déporté contre la faille qui borde le socle granitique, le fleuve s'est enfoncé dans des verrous rocheux, l'un au barrage de Vinça, l'autre dans les gorges de *La Guillera* et ces épigénies réalisées pendant le Quaternaire ont contribué à mieux fermer les dépressions que forment les bas niveaux de terrasses logées le long des cours d'eaux tributaires venant du Canigou.

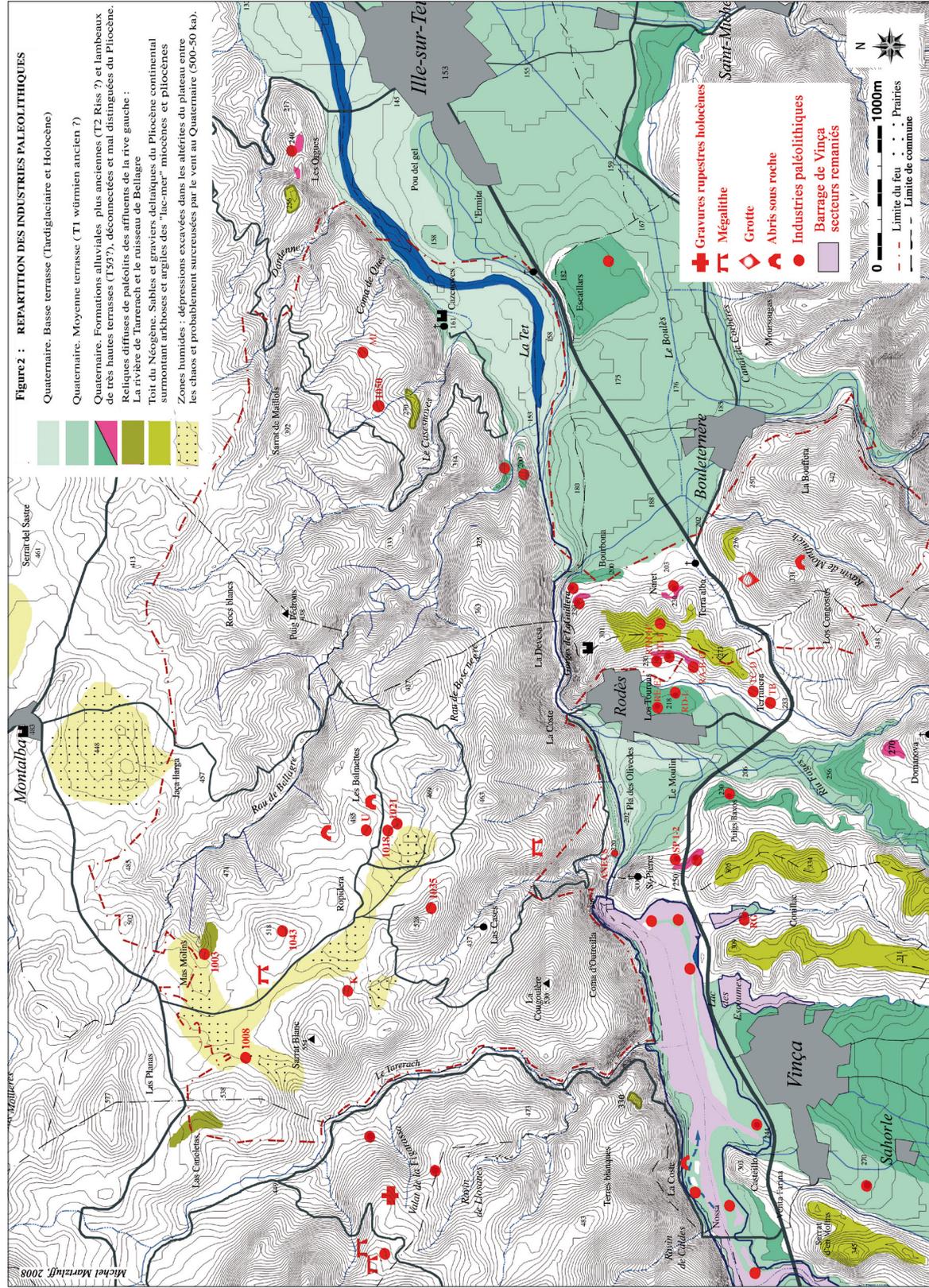
C'est donc vers l'aval, à l'issue du défilé de *La Guillera* et du col de Ternère sur les communes d'Ille-sur-Têt et de Bouleternère, que s'étale la plaine du Roussillon.

Les bonnes terres arables dévolues à l'arboriculture sur ces terrains plans sont encadrées par de l'aspre, c'est-à-dire aujourd'hui par d'inextricables maquis qui se développent à partir des premiers versants abrupts, puis par de vastes friches parsemées de quelques vignes encore cultivées qui se trouvent sur le plateau granitique de Montalba-Tarerach, vers le nord ou encore, vers le sud, sur les éminences calcaires et schisteuses qui dominent Bouleternère.

Ces prospections furent donc l'occasion d'approcher au plus près une large bande de terrain située en travers du bassin moyen de la Têt et de l'axe de la principale voie de pénétration des massifs montagneux du Canigou et du Madres, au débouché du fleuve majeur des Pyrénées-Orientales dans la plaine littorale du Roussillon, un bas pays qu'il a d'ailleurs largement contribué à former (Martzluff 2007a). Pour notre part, elles avaient pour objectif principal de tester le potentiel archéologique concernant les temps paléolithiques sur les différentes unités de relief, en fonction d'un cadre chrono-culturel déjà bien établi sur la très longue durée dans la région (Martzluff 2006). Concernant les périodes les plus anciennes, au Paléolithique inférieur, il s'agissait de mieux comprendre pourquoi les vieilles industries taillées dans le quartz, celles qui jonchent abondamment la surface des vieilles terrasses du Quaternaire près du littoral, disparaissent brusquement au seuil des premiers contreforts montagneux.



1 - Zones profondément remaniées en sous sol (DAO M. Marzluft).



2 - Terrains quaternaires et répartition des industries lithiques paléolithiques (DAO M. Martzluft).

Ces recherches offraient enfin la possibilité de discuter des résultats déjà publiés, en particulier de l'épineuse question d'une homogénéité des industries archaïques « pré-acheuléennes », ainsi que de l'absence problématique de vestiges des campements de plein air pour toute la durée du Paléolithique supérieur et de l'Épipaléolithique-Mésolithique, une lacune qui couvre environ 25 millénaires et qui est désormais avérée dans la plaine du Roussillon (Martzluff 1998).

I - HISTORIQUE DES RECHERCHES ET BORNES MÉTHODOLOGIQUES DES TRAVAUX DE TERRAIN

La plaine alluviale comprend plusieurs niveaux de terrasses étagées depuis le lit majeur de la Têt, étroit et très encaissé à cet endroit, jusqu'à de discrètes reliques sédimentaires conservées haut perchées sur les versants, 100 m plus haut. Certains de ces dépôts avaient déjà livré des industries paléolithiques bien avant nos recherches, dès 1968, en particulier dans le bassin de Rodès (Blaise 1985a). C'est ainsi qu'avait pu être clairement identifié un gisement moustérien de plein air, détruit lors de la création du barrage de Vinça, mais aussi que des industries d'allure archaïque avaient été mises en relation avec la « *Pebble culture* » des vieilles terrasses du Roussillon pour partie et, pour l'autre, avec un Paléolithique inférieur anté-würmien plus évolué (Collina-Girard 1975-76, 1978 ; Blaise 1990, 2005). Par contre, la plaine s'étendant autour d'Ille-sur-Têt était vierge d'information sur ces périodes.

De même, la vieille surface d'érosion du massif granitique de Montalba, oscillant entre 300 et 500 m d'altitude, n'avait jamais été investie au titre d'une archéologie méthodique car presque totalement envahie par un maquis impénétrable. La même remarque s'impose aussi pour le vieux substrat paléozoïque qui arme les versants de la rive droite de la Têt et du bassin du Boulès. Sur l'ensemble de ces contreforts montagneux, la présence de dolmens ou de gravures rupestres et, quelquefois, la collecte ponctuelle de mobiliers en quelques points encore cultivés en vigne, témoignaient d'un peuplement étalé du Néolithique aux premiers âges des métaux (Abélanet 1990, Blaise 2006). La Préhistoire ancienne n'y avait, par contre, répercuté aucun écho.

En réalité, le peuplement paléolithique de cette interface méditerranéenne entre plaine et montagne était bien

attesté à partir du dernier glaciaire (Würm, entre 100 000 et 10 000 ans), en particulier pour le Moustérien, le Solutréen et le Magdalénien (avec une lacune pour le début du Paléolithique supérieur concernant l'Aurignacien et le Gravettien, comme partout ailleurs dans les P.-O.). Mais l'on devait ces connaissances aux fouilles réalisées en milieu troglodyte. L'une de ces cavités se trouve non loin de Bouleternère, en limite de la plaine du Roussillon (grotte de Montou) et les autres en fond de vallée du Conflent, plus précisément à la confluence des rivières drainant les massifs du Canigou et du Madres vers la Têt, dans le synclinal calcaire de Villefranche-de-Conflent (Cova del Mitg, Grotte d'En Gorner, Grotte Marie, Grotte des Ambullas, Trou souffleur). À l'inverse et toujours en Conflent, un site de montagne au-dessus de Prades, unique en France, le rocher de Fornols-Haut (alt. 780 m), offre en pleine lumière un art rupestre magdalénien du Tardiglaciaire habituellement réservé au milieu souterrain (Abélanet 1985, Sacchi 1987, Martzluff *et alii* 2005).

C'est dans ce cadre général sommairement balisé que plusieurs problèmes se sont posés à nous, sur les conditions même de la recherche, dont il faut ici parler. Sur l'étendue de la zone prospectée, tout d'abord, car celle-ci est très vaste et les prospections nous concernant se sont étalées au total sur trois années. Le quadrillage d'un vaste espace, à la fois sur le plateau de Montalba ou sur les pentes du Causse de Bouleternère, par des équipes, certes diverses, mais comprenant toujours des archéologues aguerris, nous incite finalement à dire que l'essentiel des vestiges paléolithiques présents sur le sol prospecté, très lisible après l'incendie, n'a guère pu nous échapper. Ceci d'autant plus que les découvertes d'outillages lithiques en quartz ou en jaspe, souvent minuscules, effectuées en cours d'opération par des personnes au départ non-initiées à ces difficiles repérages, ont rapidement montré les progrès d'une sensibilisation en la matière.

Par ailleurs, nous avons complété les informations obtenues en 2005-2006 sur ces parcours méthodiques dans le maquis brûlé en y intégrant des prospections de contrôle sur des sites limitrophes, hors de la zone incendiée. C'est ainsi que nous avons poursuivi des repérages sur les terres arboricoles de la vallée, à peine effleurées par l'incendie, en particulier sur le plan rissien des *Escallars*, à Ille-sur-Têt, mais aussi sur l'aire de marnage des eaux du barrage de Vinça, accessible lorsque le barrage subit sa vidange annuelle en hiver et où les sols limoneux ont

été décapés, mettant au jour les éléments pierreux du sous-sol. De même, nous avons opéré des incursions de part et d'autre du plateau de Montalba, vers le nord et vers l'ouest, dans les chaos de Tarerach, puis vers l'est, dans ceux de *Reglèlla*. La connaissance que nous avons du Causse de Thuir, également incendié, nous a pareillement aidé à mieux comprendre le petit massif calcaire du Dévonien qui jouxte Bouleternère.

Deux difficultés de poids demeurent cependant. La première tient à la conservation inégale des sols, l'autre à la caractérisation des industries. D'autre part, le problème des mobiliers absents – celui des vides en quelque sorte – est ici posé avec une certaine acuité. C'est le cas pour les industries lithiques, en relation possible avec des lacunes dans l'occupation de l'espace ou bien à cause de gisements supprimés par l'érosion, ou encore masqués par des comblements. C'est le cas ensuite pour l'absence d'art rupestre là où il était fort probable d'en trouver. Ça l'est enfin pour une carence qui affecte les formes d'habitats, en particulier les habitats troglodytes.

I.1 - Un sous-sol inégalement remanié

Quasiment tous les plans de terrasse situés en fond de vallée, mais aussi la plupart des lambeaux de vieilles formations alluviales perchées sur les versants, ont subi des labours profonds qui, dans la seconde moitié du XX^e siècle et surtout après 1970, ont largement mordu dans leur base caillouteuse, bouleversant les dépôts limoneux où les sols d'habitat pouvaient être conservés. En témoignent d'impressionnants tas d'épierrements assemblés sous forme d'épais murs de galets qui ceinturent partout les propriétés complantées d'arbres fruitiers, en particulier autour d'Ille-sur-Têt. Les bas flancs des échines tertiaires ont également subi la manie des remodelages en terrasses au bulldozer. Tous ces terrains plans et irrigués sont aujourd'hui travaillés au « rotovator », une machine qui pulvérise les mobiliers archéologiques, en particulier les éléments lithiques. Par ailleurs, ces terrains se révèlent souvent peu lisibles, car herbeux. Globalement, il est quand même évident que l'absence de mobilier archéologique en surface de ces terrains alluviaux plans et profondément charrués tient à l'absence de gisement en sous-sol.

D'autres défonçages ont largement perturbé la zone couverte par le brûlis. Ainsi, les plantations forestières en résineux ont griffé profondément le sous-sol sur l'échine pliocène qui ferme la vallée entre Rodès et Ille, ainsi que sur

une bonne part du plateau de Montalba, dans le secteur des *Balmettes* (ill. 1). Finalement, seuls quelques rares terrains alluviaux ont été épargnés par ces travaux aratoires dévastateurs (une vieille terrasse un peu isolée sur un versant de la rive gauche de la Têt, au débouché du ravin du Bellagre, et une partie des petites propriétés englouties depuis 1976 en fond de vallée par les eaux du barrage de Vinça).

Les versants les plus abrupts qui flanquent la vallée en rive gauche, mais aussi les pentes moins prononcées d'un espace intermédiaire donnant accès au plateau de Montalba sur la commune de Rodès, sont des surfaces qui se sont révélées négatives pour la conservation des vestiges préhistoriques anciens, soit sous l'effet des ravinements, soit à cause des mises en culture, les deux étant liés. De même, les pentes ravinées du Causse de Bouleternère, en rive droite, n'ont pas livré d'industries lithiques. Il semble bien que la falaise calcaire qui domine le ravin de *Montjuich*, avec son versant bien exposé au sud, a nettement reculé au Quaternaire sous l'effet de l'érosion, les éboulements ayant laissé des mégablocs sur le versant. Les cavités qui ont pu abriter des chasseurs au Paléolithique ancien et moyen ne sont plus que des fissures dans les parois, ou peuvent rester masquées par de l'éboulis. Contrairement à ce que nous avons observé antérieurement dans cette zone des Aspres, après les incendies du Causse de Thuir, en rive droite du Castelnou où les pentes situées sous la ligne de falaise livrent quelques artefacts du Paléolithique ancien-moyen en quartz, le recul des barres rocheuses calcaires est ici moins parlant. En effet, le sol très pentu des éboulis situés en contrebas des falaises de *Les Pedreres* est fortement remanié par de puissantes murettes (*feixes*) et reste peu lisible, avec des broussailles à peine touchées par l'incendie.

Enfin, sur le plan de Montalba, les chaos granitiques ont été un peu partout simplement égratignés à l'aire. Toutefois, sur de larges parties entourant les zones basses et humides, le bulldozer a totalement remodelé le sol, arrachant les boules granitiques et nivelant de vastes champs, replantés en vigne ou en céréale pour le gibier. Il reste que les industries prélevées sur cette aire remaniée se trouvent *in situ*, et il en est de même pour celles qui furent recueillies dans les parties travaillées à l'aire ou dévolues aux troupeaux. Par contre, sur les espaces nivelés, la présence d'artefacts est très aléatoire du fait du raclage des parties saillantes et du comblement des parties en creux, ou encore de leur déplacement dans les bourrelets de terre qui ceinturent ces champs.



3 - Cavité karstique ouverte à l'est et en partie détruite par les carrières sur l'affleurement dévonien de la montagne de Bouleternère (photo aérienne O. Passarrius)

Enfin, au contact entre les bas versants des éminences chaotiques et les dépressions, l'apport des fines a pu masquer des niveaux archéologiques sous un matelas d'arène, lequel ne semble cependant jamais très épais. Partout ailleurs, les remplissages qui coiffent le substrat cristallin sont très minces.

Le rebord méridional du plateau, comme les versants des vallées le pénétrant, très pentus, ont été ravinés jusqu'au socle en maints endroits. Pour le Pléistocène, en témoignent quelques évidements creusés et polis par des ruissellements canalisés qui se trouvent suspendus sur des affleurements granitiques, au-dessus du fond des talwegs actuels (en particulier à l'est de la carrière de Rodès). Pour l'Holocène, le contact très fréquent des plus vieilles murettes de pierres avec la roche-mère ou des altérites montre que les premiers défrichements médiévaux ont vite nécessité de puissants aménagements en terrasse pour retenir la terre arable (cf. chap. XI). Les secteurs où les phases de déprise agricole post-médié-

vales ont été suivies de pâtures sans remise en état de ces pentes par des murettes, sont aujourd'hui mis à nu quasiment jusqu'au roc (toujours dans ce même secteur de Rodès, par exemple, mais au-dessus de la carrière). Cependant, bien que le modelé de détail ait été sensiblement modifié sur les pentes les plus prononcées, des lambeaux de terrasse quaternaire y ont parfois conservé, 50 m au-dessus du fleuve, des industries paléolithiques anciennes. Elles sont dans un étonnant état de fraîcheur, montrant que de très vieux sols archéologiques ont pu être épargnés par l'érosion sur ces replats très étroits (voir ci-dessous III. 2).

I.2 - Critères de sélection des industries paléolithiques sur le plateau granitique

L'attribution à la Préhistoire ancienne des industries le plus souvent produites à partir de quartz ou quartzites locaux, parfois même de granitoïdes, sur une base typologique ne pose pas trop de problème sur les formations

alluviales de la vallée, surtout lorsqu'elles ont été roulées, éolisées ou patinées. Par contre, les vestiges paléolithiques provenant du plateau de Montalba sont très dispersés. Ils ont été triés pour cette étude dans les lots comprenant la totalité des ramassages lithiques pour chaque point coté ; ils gardent donc leur attribution de site pour une présentation cartographique, finalement assez peu signifiante (ill. 4 à 10). Si ces artefacts sont ici regroupés et présentés en un seul et même lot, c'est bien parce qu'il est impossible de retenir un gisement particulier sur ces reliefs, et encore moins une station pouvant caractériser de rares mobiliers mélangés en surface, parfois déplacés par la lame du bulldozer dans les dépressions. D'ailleurs, presque tous les sites pointés comportent aussi les copieusement restes d'un artisanat de fabrication d'anneaux en pierre clairement associés à de la céramique modelée. À l'exception de quelques artefacts érodés ou de typologie Levallois qui gisaient en position isolée, les mêmes données se répètent d'un point à l'autre du plateau. C'est pourquoi nous ne pouvons faire l'économie d'un regard critique sur la totalité du matériel pré- et protohistorique avec lequel se sont mélangées les industries du Paléolithique.

Notre sélection la plus sûre a d'abord retenu les éléments présentant au moins un léger degré d'usure, le plus souvent très discret (échelle 1, 5 sur 4 stades) et aussi la présence de patine sur les enlèvements. Il est vrai que ces éléments furent parfois difficiles à déterminer sur de nombreux taxons ayant été soumis à l'action du feu. Cela dit, le lot très majoritaire de l'industrie, à cassure très fraîche, en quartz, ne comprend quasiment que des éléments atypiques. En réalité, la grosse part des déchets lithiques frais trouvés sur le plateau provient pour l'essentiel des chocs de percuteurs en quartz trouvés en très grand nombre avec les ébauches d'anneaux disques. Une autre part vient du débitage aléatoire d'éclats qui furent ensuite fracturés pour profiter des dièdres ainsi créés et qui ont probablement servi à racler les ébauches. Cette industrie *a posteriori* et ce débitage très mal maîtrisé, en tout cas pour des fonctions liées à la boucherie et aux travaux domestiques, n'a sûrement rien à voir avec le Paléolithique et guère plus avec le Néolithique. Percuteurs et burins de fortune furent donc vraisemblablement utilisés pour fabriquer des anneaux en schiste, la roche-mère se trouvant sur place.

D'ailleurs, une prospection très fine du secteur ar-

chéologique le plus riche sur une surface de 5 000 m² (points 1005-1006) a totalement confirmé cet état de fait, ainsi que l'absence d'armatures microlithiques. Il s'agit d'une industrie sur quartz qui s'attache donc plutôt à l'usage opportuniste du matériau local pendant la Protohistoire pour piquer et racler les ébauches d'anneaux, qui sont ensuite polis (chap. IV). Les rares éléments très peu usés qui sont rattachables à un mode de débitage paléolithique n'ont donc aucun mal à s'individualiser dans cet ensemble.

S'ajoute à cette considération l'extrême pauvreté des outils du fonds commun, en particulier des grattoirs, et la part très mineure des jaspes et des silex face à l'omniprésence du quartz. Ce sont des signes qui excluent, selon toute évidence, la présence d'habitats pour la Préhistoire récente qu'évoquent très timidement une ou deux armatures foliacées et une seule hache de pierre sur la totalité des mobiliers préhistoriques recueillis. Comme les restes d'un débitage lami- ou lamellaire font totalement défaut, si ce n'est sous forme d'un seul minuscule débris, nous pouvons encore plus nettement écarter une occupation un tant soi peu conséquente de ce secteur pendant la phase médiane du Néolithique tout comme pour le Paléolithique supérieur et l'Épipaléolithique azilien. La rareté des outils de meunerie est par ailleurs fort parlante sur le caractère probablement fugace des occupations préhistoriques liées à de l'habitat agricole dans le secteur et renvoie l'occupation préhistorique récente et protohistorique de cet espace à un pastoralisme plus ou moins nomade.

Nous avons cependant dû tenir compte du fait que l'exploitation opportuniste des roches locales et que le débitage discoïde diminutif, caractérisant les industries mésolithiques du Sauveterrien à l'est des Pyrénées, pouvait en principe offrir un risque de confusion avec les industries moustériennes évoluées, généralement trouvées en bon état de fraîcheur. C'est pourquoi nous n'avons retenu ici comme procédant du Paléolithique que les éléments assimilables à des processus de débitage typiquement moustériens. Mais en réalité, il n'y a pas d'outils ou de déchets pertinents habituellement associés aux industries de l'Épipaléolithique-Mésolithique dans la masse assez conséquente du lithique recueilli sur ce vaste territoire (pas de grattoirs et une seule petite pièce esquillée en quartz qu'accompagnent deux ou trois débris d'éclats obtenus par percussion posée).

I.3 - Pertinence des lacunes dans les industries

Le peuplement antérieur à l'Âge du Bronze n'a donc laissé que de discrètes traces dans la zone du brûlis, tout comme dans ses abords, et les rares, quoique précieux, témoignages restreints à l'industrie lithique sont par ailleurs discontinus dans le temps. Raisonner en termes de présence/absence de mobiliers pour cette très longue séquence étalée du Paléolithique inférieur au Mésolithique est un passage obligé, mais en principe bien moins pertinent que pour des périodes récentes ayant généré un matériel archéologique - céramique en particulier - plus abondant et mieux conservé, ainsi que des structures ayant modifié l'espace (J. Kotarba, chap. V). Afin d'affûter quelque peu notre réflexion en la matière, nous avons par conséquent essayé de prendre en compte l'évolution géomorphologique des sites jusqu'aux perturbations anthropiques récentes, en relevant tout élément intrusif dans le milieu naturel y compris les roches étrangères au substrat.

Dans tous les cas, couplée avec une lecture du sol rendue possible et pertinente par l'incendie, la présence de traces humaines très anciennes sur le plateau de Montalba, ou sur les flancs des échines tertiaires qui ferment les bassins de Vinça et de Rodès, montre bien que l'érosion a été incapable d'effacer totalement ces reliques sur les reliefs anciens. Ainsi, lorsque la présence humaine a été intensive, c'est-à-dire lorsqu'elle a été prolongée pendant très longtemps sur les mêmes sites favorables, eu égard aux très faibles densités de peuplement envisageables pour les sociétés de chasseurs, nous considérons comme parfaitement signifiant de ne pas en avoir détecté quelques signes.

I.4 - L'absence d'art rupestre

Les témoignages d'un art rupestre attesté sur la longue durée, depuis le Paléolithique sur le proche plateau de *Vall en So* (Martzluff et alii 2005) ou à partir du Néolithique dans les Aspres, non loin de Bouleternère (Abélanet 1990) et encore à Tarerach, face au plateau de Montalba (*Valat de la Figarassa*, cf. Abélanet 1990 et carte, ill. 2), mettent en avant une autre lacune constatée au cours de ces recherches. La prospection minutieuse de la zone du granite de *Las Cases*, à Rodès où notre plus grande attention s'est justement portée sur les bandes hectométriques de schistes qui parcourent les versants (carte géologique, chap XI, ill. 1) n'a rien donné. Il en est

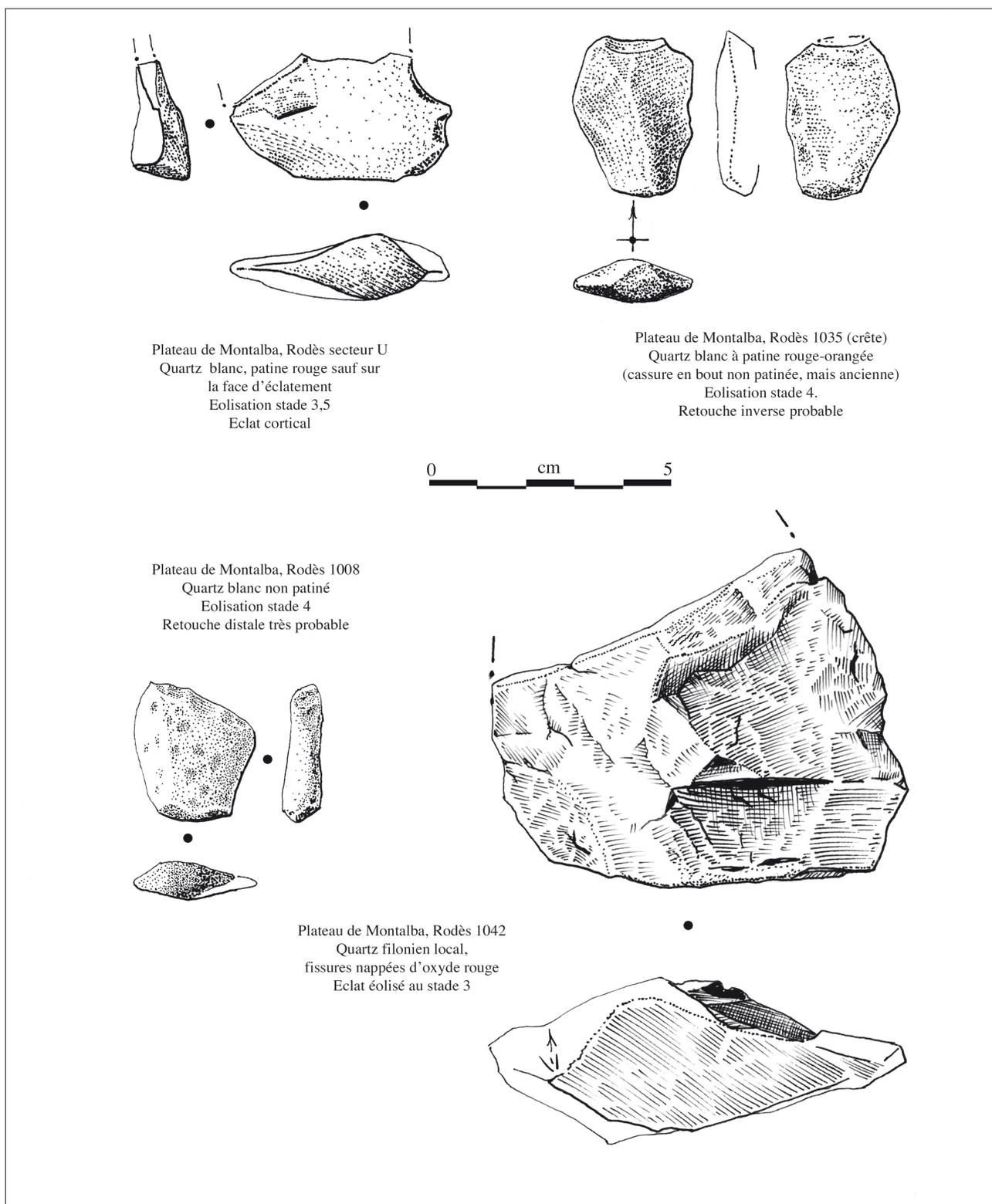
de même pour le ravin de *Montjuich* et la colline de *La Bouffeta*, sur la montagne de Bouleternère, sur le flanc opposé de la vallée, dont les terrains paléozoïques sont bien plus favorables (série schisteuse de Jujols).

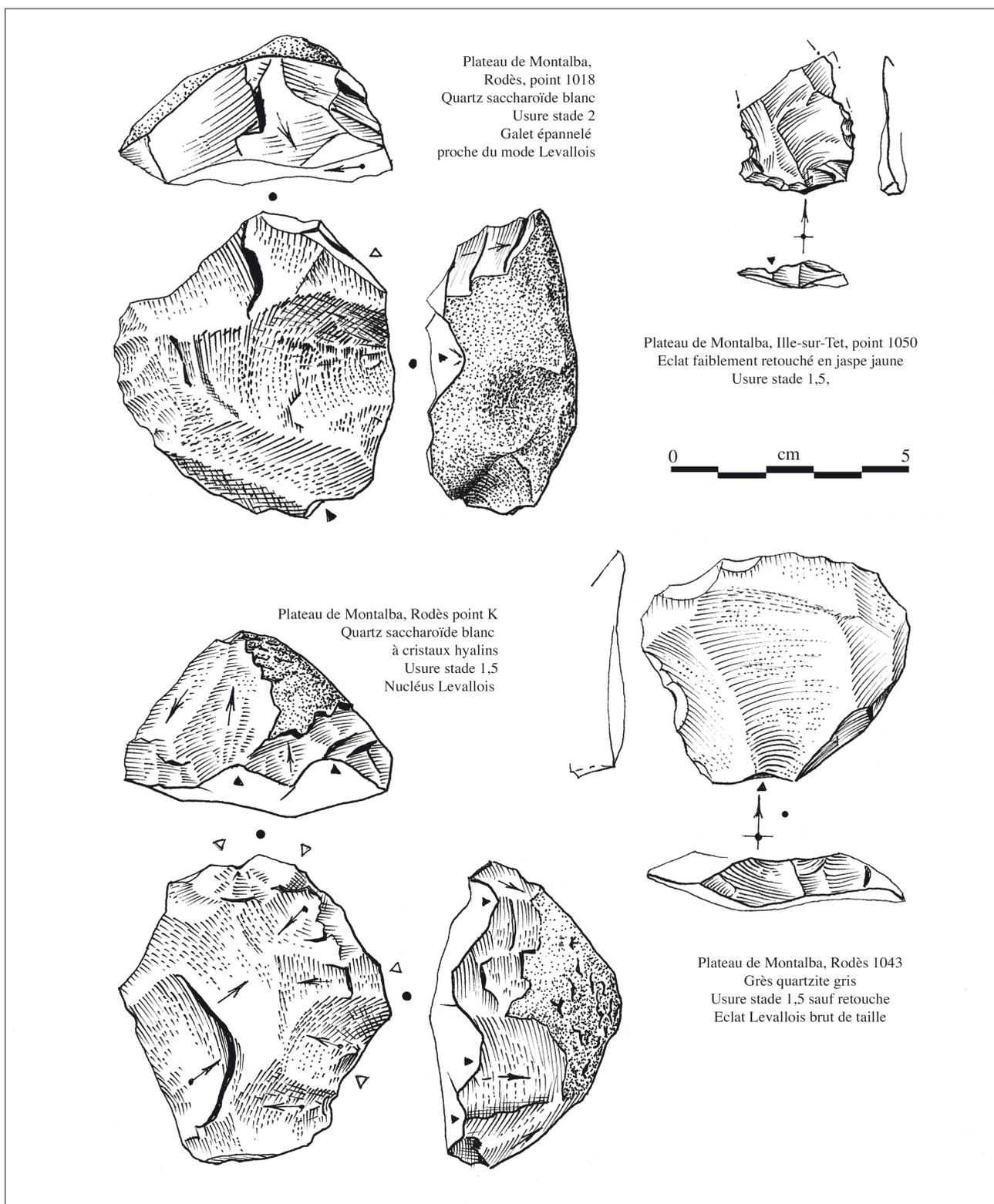
Nous devons en conclure que l'aménagement total du substrat par des terrasses de mises en culture a, depuis le Moyen Âge, presque totalement ruiné les rares affleurements de roches tendres sur les versants très abrupts de la vallée dans la zone brûlée. Si quelques roches gravées ont été épargnées par les travaux aratoires dans des écarts moins remaniés au sud de Tarerach ou sur les flancs du Canigou, nul doute que la proximité de Vinça, de Rodès et d'Ille-sur-Têt, trois agglomérations qui ont impulsé sur leur environnement immédiat une très forte pression paysanne liée à l'oléiculture et à la viticulture, nous prive ici de savoir s'il y avait sur ces pentes des roches gravées préhistoriques ou protohistoriques.

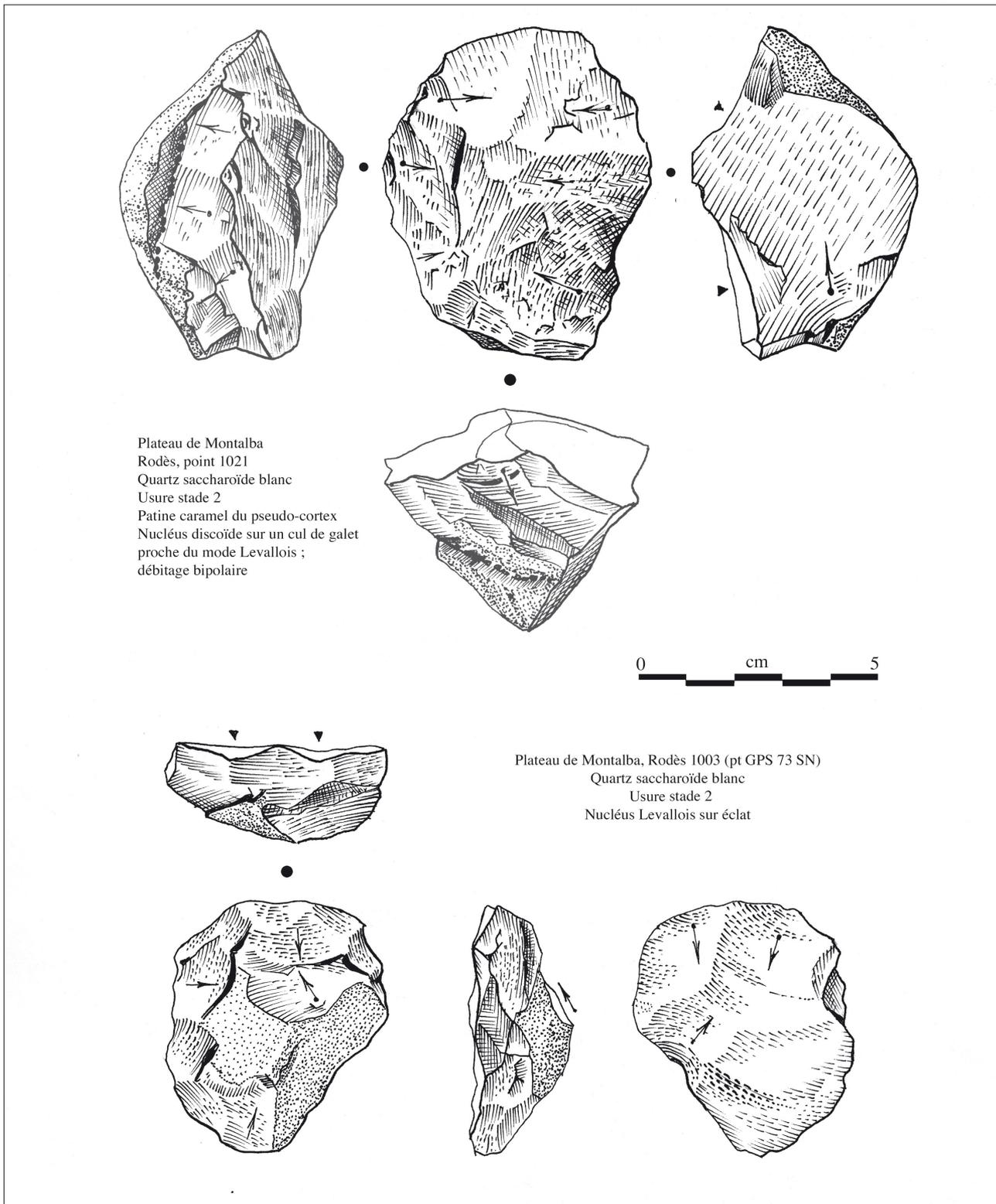
I.5 - Typologie des sites archéologiques

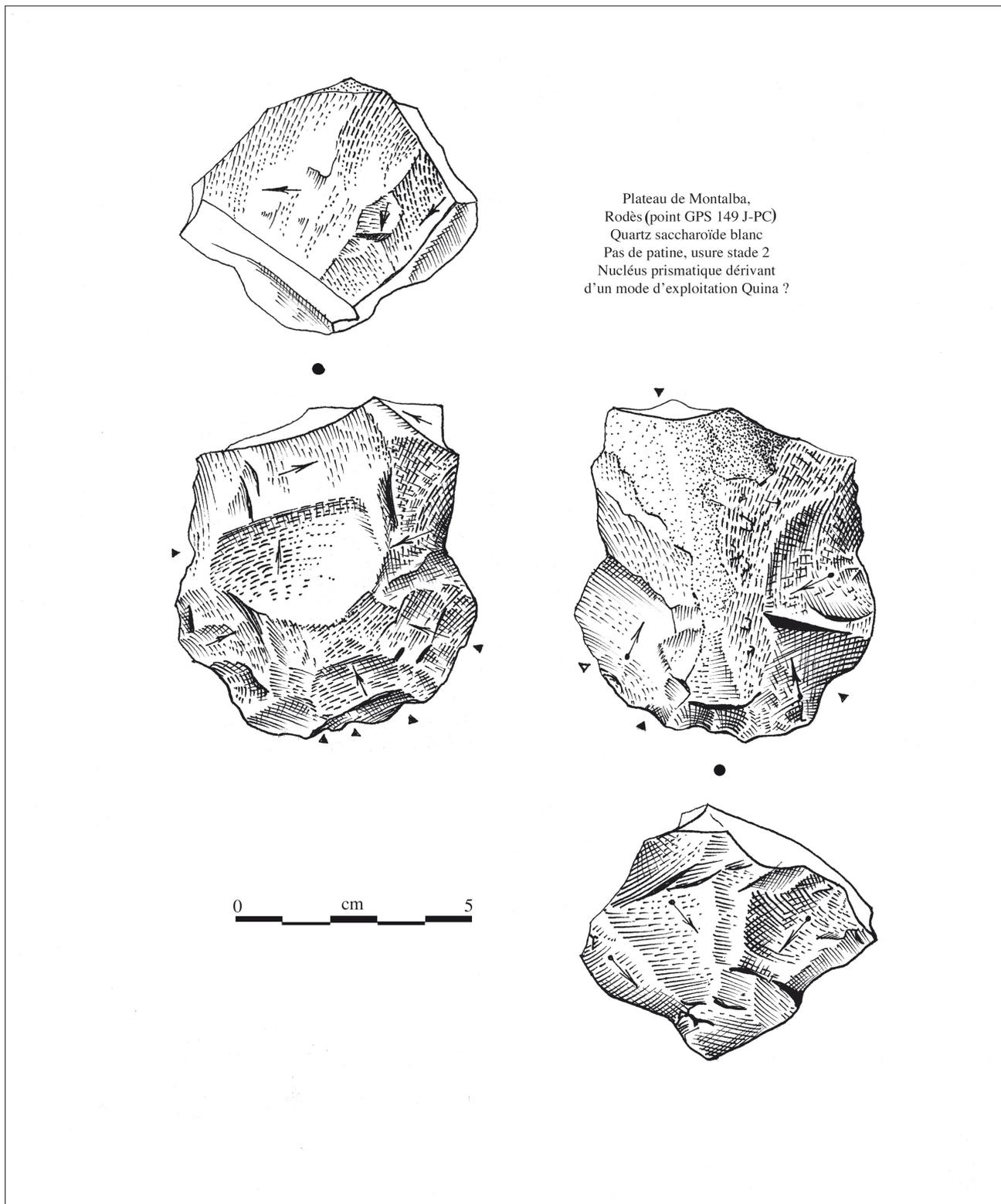
La présence d'industries du Paléolithique ancien-moyen en surface des formations alluviales suppose des campements de plein air. Toutefois, sur le plateau de Montalba, au voisinage des chaos, aucune concentration archéologique ne peut être rapportée à une « station ». Il en ressort globalement que ces artefacts obtenus sur des roches locales sont mélangés avec des éléments plus récents. Les gisements n'étant donc que très rarement conservés, la possibilité qu'une part des industries puisse provenir de sites troglodytes ou d'abris démantelés existe. Or, sur l'ensemble de la zone prospectée, il ne se trouve que fort peu de grottes et d'abris-sous-roche qui puissent offrir des repaires potentiels pour la Préhistoire ancienne.

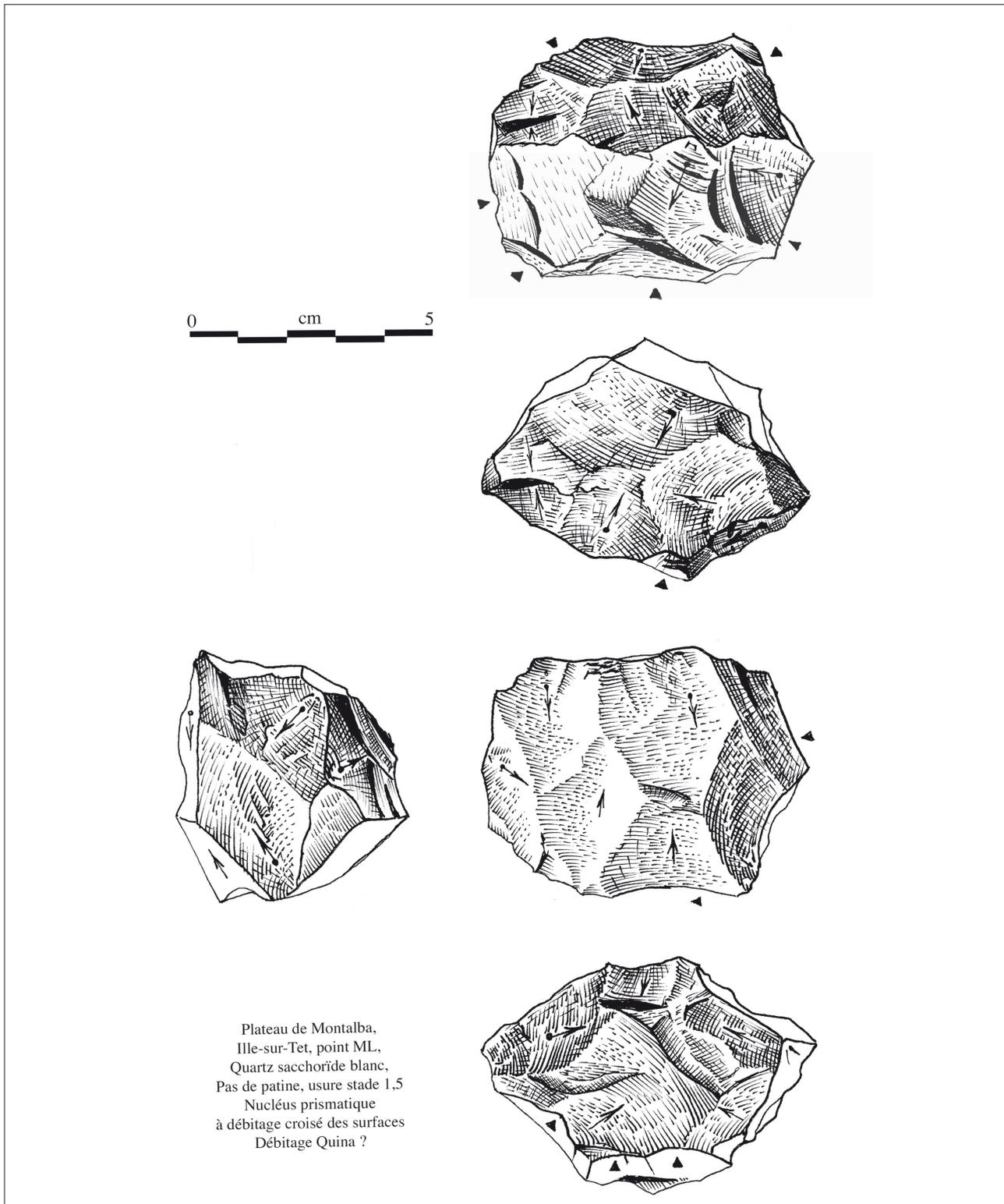
Ainsi, dans le petit synclinal perché de Bouleternère, en rive droite de la Têt, un karst résiduel ne possède pas de remplissage conséquent. Les deux cavités découvertes sur son flanc nord, au contact avec les schistes du Silurien, ont été mises à mal par l'exploitation des carrières, les segments occupés par les porches ayant été détruits (ill. 3). Par ailleurs, comme nous l'avons vu, les falaises calcaires situées sur le flanc sud de cette éminence, dominant un versant bien exposé car protégé du vent, en rive gauche du vallon de *Montjuich*, se sont éboulées jusqu'à une période récente, au moins jusqu'aux temps modernes où le secteur de *Les Pedreres* était exploité par les ateliers de tailleurs de pierre (chap. X).

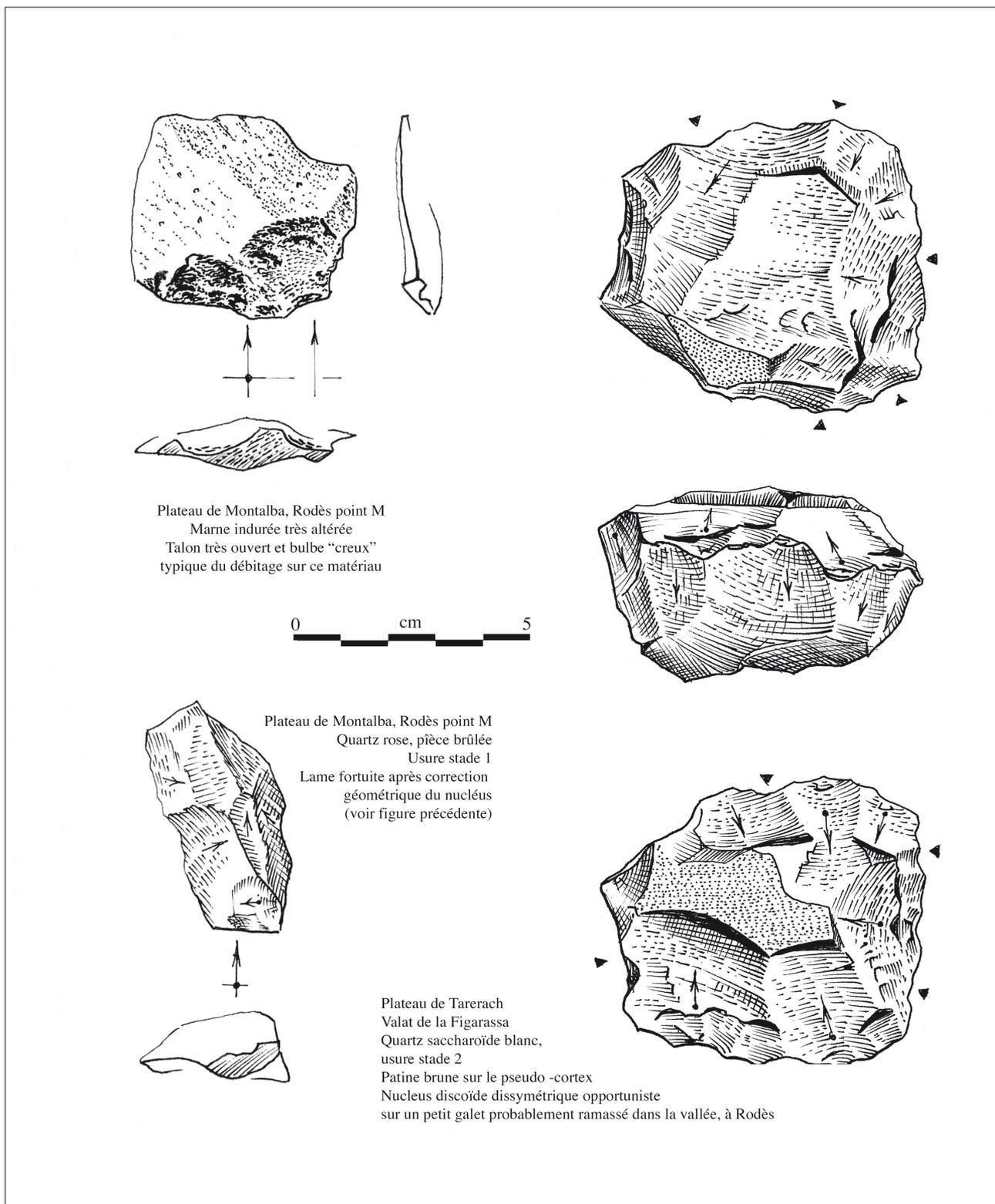


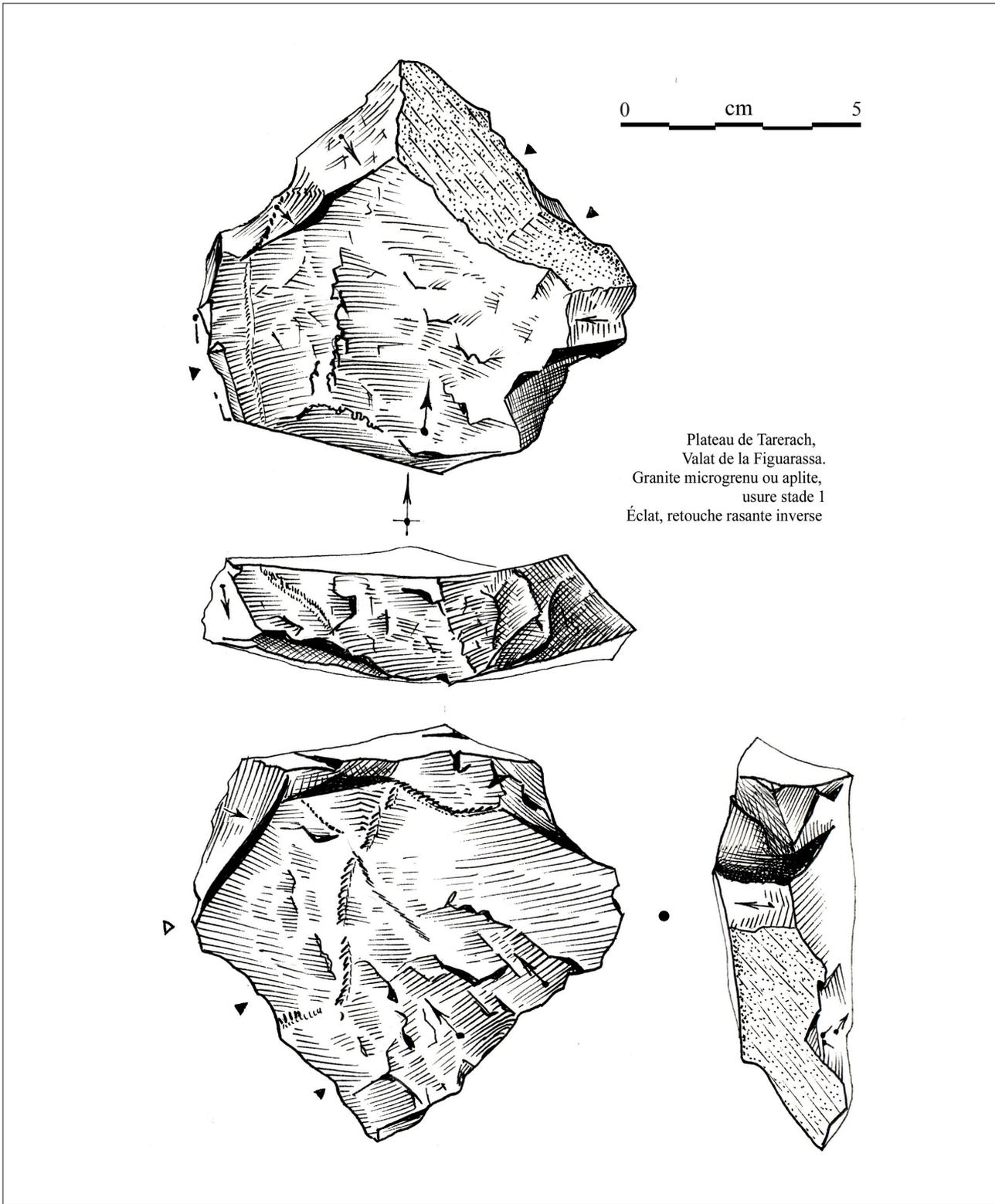












En principe, les chaos encombrant les pitons du plan granitique de Tarerach-Montalba, ont pu servir de protection à des groupes de chasseurs lors d'occupations de faible intensité. Toutefois, si l'on considère que le relief actuel de cette surface est en place pour l'essentiel depuis le début du Quaternaire moyen, c'est-à-dire depuis près d'un million d'années (chap. II), ces abris naturels dans les chaos ne devaient pas offrir des lieux très propices à l'habitat dans les phases froides car ils se trouvent sur des éminences balayées par les vents et sont privés de la proximité immédiate des cours d'eau ou des sources de bas de pente. D'ailleurs, les flancs de ces reliefs ont surtout livré des témoignages préhistoriques récents. En sus d'un positionnement défensif, il est possible que l'exposition au vent de ces sites de hauteur, cernés par des dépressions humides, ait offert une protection aux hommes et à leurs troupeaux contre miasmes et moustiques. C'est bien ce qui a pu les rendre attractifs à partir du plein Holocène, du Néolithique au premier âge du Fer.

En fait, sur cet espace, le secteur le plus propice pour offrir des abris avec un bon potentiel de conservation pour la Préhistoire ancienne, se trouve dans le secteur des *Balmettes*, toponyme signifiant justement : « petits abris-sous-roche » (ill. 2). Bien exposé sur un versant adouci ouvert au sud, dans un vallon où sourdent des écoulements de bas de pente, l'un d'eux offre une bonne protection contre la Tramontane. Comme c'est le cas dans ce secteur pour quelques rares abris de même type, l'auvent rocheux a servi d'appui à une construction moderne du type bergerie qui est actuellement ruinée. Les aménagements d'une piste et les « sous-solages » liés à une plantation en résineux qui couvrait la zone, ont sensiblement bouleversé les abords et une partie aval de l'abri, montrant que le remplissage n'était pas épais (carte des zones remaniées, ill. 1). Nous n'avons pas trouvé le moindre témoignage archéologique probant dans les déblais.

II - LES TRÈS ANCIENS PEUPELEMENTS DU PLATEAU GRANITIQUE DE MONTALBA-TARERACH

Nous analyserons ici les industries paléolithiques en tenant compte de leur contexte géomorphologique local. Ces artefacts sont surtout représentés de part et d'autre de la vallée du Tarerach ; ils deviennent rarissimes à l'est du Bellagre.

II. 1 - Le contexte

Le relief granitique de Montalba-Tarerach, en rive gauche de la Têt, hérite d'une pénéplaine tertiaire (Calvet 1996 et chap. II). Le soulèvement de ce plan d'érosion, dès la fin du Miocène, est balisé au sud par l'abrupt très raviné que longe le fleuve, le long de l'escarpement de faille. Ce relief est défoncé par des cuvettes qui résultent d'une altération différentielle du substrat cristallin sous un climat sub-tropical humide, puis d'une vidange des arènes, favorisée par la surrection du massif et par la mise en place d'un climat marqué par l'aridité saisonnière à la fin du Tertiaire. Comblées par les altérites, les plus larges de ces dépressions sont plus ou moins fermées par des pitons arrondis, où le socle fut anciennement immunisé de l'altération chimique et où le ruissellement a dégagé et entassé les miches granitiques saines déracinées du substrat, formant des chaos. Ces dépressions ont vraisemblablement été surcreusées par les vents au cours des épisodes froids et secs du Quaternaire. Les modelés ruiniformes encerclant les zones déprimées n'offrent plus aujourd'hui que de maigres remplissages sableux acides. Dans la zone brûlée, les exutoires des cuvettes débouchent dans trois modestes affluents de la Têt : le plus large est le Tarerach à l'ouest ; le Bellagre balise le centre et la Riberette ferme la zone étudiée à l'est. Ces profondes saignées dans le substrat cristallin forment autant d'axes de pénétration vers le nord. Leur régime est intermittent, avec des étiages sévères et de violentes crues lors des orages.

Sur les interfluves adoucis de ces mêmes reliefs, gisent çà et là quelques artefacts en quartz saccharoïde, en jaspe ou en grès, qui sont très légèrement à faiblement usés (ill. 5 à 10) et qui peuvent se rapporter à une occupation moustérienne, au sens large. De plus rares éclats très altérés et polis par le vent constituent les rarissimes reliques acheuléennes d'un Paléolithique inférieur indéterminé dans le temps (ill. 4).

Les lacunes concernant les industries du Paléolithique supérieur et de l'Épipaléolithique-Mésolithique sont donc d'autant plus remarquables que la probabilité d'occupations masquées par un piégeage dans le sous-sol est très faible.

- Observations sur les remplissages sédimentaires du secteur central, à Montalba

Certains éléments détritiques nous ont semblé pouvoir témoigner de très anciens apports sédimentaires allogènes au cœur du plateau. Ce sont des quartz émoussés de dimensions modestes (très rarement plus de 10-15 cm pour les plus gros éléments, de la taille d'un gros gravillon pour l'essentiel) qui sont affectés d'une profonde patine brune à violacée, tous ayant été polis, voire carénés par l'érosion éolienne. Toutefois, alors que ces éléments sont très présents dans certains chaos situés près des dépressions humides, tel celui de *Ropidera*, au sud du *Mas Molins*, par exemple, ils sont absents à la même altitude dans certains secteurs voisins, en particulier autour du *Serrat blanc*. Cela pourrait signifier que la plupart des quartz érodés proviennent du démantèlement sur place des puissantes digues de quartz qui parcourent cet espace selon des axes précis (cf. carte géologique, chap. XI). C'est en particulier le cas pour des blocs émoussés déjà très usés, mais encore peu patinés et qui présentent des marbrures rouges (oxydation dans les fissures) car ils se trouvent toujours près de ces filons de quartz. D'ailleurs, parmi les éléments fortement usés et patinés des secteurs déprimés, s'observent aussi les roches les plus dures et cohérentes du substrat immédiat (nodules de gabbro, microgranites acides, gros cristaux d'orthose, etc.). Il ne s'agit donc probablement pas de galets de rivière.

Il existe cependant des matériaux plus sûrement étrangers au substrat géologique dont la présence peut avoir une origine naturelle ou anthropique. Pour les quartzites gris, les calcaires, les schistes durs et de très rares et minuscules fragments très érodés de marne noire indurée - une cornéenne provenant des séries albiennes du synclinal de Boucheville qui affleurent vers l'amont, à 2 km au nord de Montalba - un transport naturel peut être envisagé, mais sans certitude. Du reste, un lambeau de ce que nous interprétons comme un ancien lit de rivière, se trouve en limite du brûlis, entre *Las Planas* et *Las Caneletas*, sur le flanc nord-occidental du plateau. Il semble correspondre à un très ancien méandre du Tarerach, aujourd'hui per-

ché au-dessus des cuvettes du plan principal. Les galets issus de ces matériaux exogènes sont rares, peu roulés et très altérés (alt. 500 m, cf. ill. 2). Nous n'y avons pas trouvé d'industries.

Au cœur du plateau, ces galets de roches exogènes ont été piégés dans les chaos et sur les flancs des dépressions. Quelques galettes de schiste dur, des quartzites, des nodules émoussés de cornéennes, ainsi que deux galets de calcaire, proviennent vraisemblablement de l'amont, avec des ruissellements venus du nord. Par contre, le seul petit galet de gneiss trouvé dans ces mêmes chaos a certainement une origine anthropique car le massif du Canigou, où ces roches affleurent, se trouve séparé du plateau par la vallée de la Têt ; les épandages possibles de ces roches avant le soulèvement du plateau à la fin du Miocène sont trop anciens pour que ce type de roche n'ait pas été météorisé. Les débris de jaspes ferrugineux, dont les gisements se trouvent aussi sur le flanc opposé de la vallée, dans les remplissages pliocènes flanquant le Canigou au-dessus de Vinça, mais aussi de rares silexites et le seul éclat de lave acide, de type rhyolite, sont des roches dures qui peuvent être associées avec certitude à des transports par l'homme pour la fabrication d'outils.

Il semble donc que l'essentiel des roches les plus dures et les plus homogènes ait été utilisé sur place, alors qu'une fraction, mineure, serait imputable à des écoulements venant du nord, balisant les très anciens lits de rivières actuellement encaissés dans leurs ravins. Seule une part minime est donc imputable à des transports par l'homme. Fracturés par le gel jusqu'à des tailles diminutives, éolisés et patinés, les matériaux les plus tenaces se sont empilés à divers stades d'usure en surface des dépressions lorsqu'elles ont été évidées dans les altérites par l'érosion. Quelques-uns de ces résidus ont été bloqués par l'empilement des chaos. Partout ailleurs, les ravinements les ont dispersés sur les pentes. Sur le flanc sud du plateau, par exemple, il s'en trouve sous forme d'amas dans les alluvions de petits ruisseaux au niveau de replats entre deux verrous rocheux, tel le ravin de *Bosc negre* (ill. 2). Mieux conservés dans ces pièges, ces émoussés peuvent atteindre le double du volume de ceux trouvés sur le plateau et leur patine est souvent effacée sur les angles par roulement dans les ruisseaux.

Ces roches tenaces ont été utilisées pendant la Préhistoire, marnes indurées comprises, mais il semble évident que les lourds outils du Paléolithique ancien, choppers et chopping-tools qui auraient pu être aménagés

dans les galets de quartz, ont été très déformés par l'érosion au cours du Quaternaire, et surtout par la cryoclastie ; ils ne sont plus identifiables en tant que tels aujourd'hui. Quelques galets très altérés que nous avons recueillis, car ils présentent des encochements ou une double patine, ne peuvent prétendre à la qualification d'outil ou de nucléus sans contestation. Curieusement, il semble donc que ce soient les plus petits éléments, dont quelques éclats bien formés à l'origine, mais difficilement reconnaissables aujourd'hui, qui ont survécu ici lorsque la pente n'était pas trop forte pour les entraîner ou qu'ils ont été retenus par quelque entassement de boules granitiques (ill. 4).

Le relief du plateau, fortement érodé sur les inflexions de sa marge méridionale à la fin du Tertiaire, au vu des puissants épandages sédimentaires à mégablocs du piémont (site de Casesnoves et « orgues » d'Ille-sur-Têt), n'a donc pas été bouleversé dans ses grandes lignes en son centre au cours du Pléistocène moyen et final. C'est du moins ce que tendent à montrer les roches usées et patinées les plus dures et cohérentes au voisinage de leurs gîtes, tout comme la présence des très vieux artefacts dans le même état. L'incision des rivières dans le socle sous l'effet de la poussée tectonique, la dispersion des fines avec le ruissellement sur les versants adoucis et leur ablation éolienne dans les secteurs déprimés, représentent sans doute les érosions quaternaires majeures.

- Les restes alluviaux très anciens sur la marge méridionale du plan granitique

Au bord de l'escarpement de faille de la Têt, sur la progressive rupture de pente qui domine les abrupts, on retrouve quelques éléments alluviaux épars, piégés par les chaos rocheux. Ce sont des galets de roches granitiques, schisteuses, quartzieuses, y compris de gros galets de quartz saccharoïde blanc et de quartzite gris bleuté. Les rares quartz et quartzites ne sont pas patinés (pas de patine ferrugineuse ocre ou violacée). Nous les avons d'abord identifiés dans le bâti des ruines médiévales du village de *Ropidera* à *Las Cases*, où les galets de granite sains sont relativement nombreux (altitude 400-430 m, commune de Rodès). Ces galets, d'assez gros calibre et fort peu altérés, nous ont logiquement semblé provenir des alluvions actuelles du fleuve avec d'autres apports anthropiques médiévaux, ce qui est le cas pour l'ardoise et le calcaire destiné à fabriquer la chaux.

En réalité, ces roches siliceuses rares gisent tout au long de la principale inflexion du plateau, face à la plaine, entre la côte 350 m à l'amont (Vinça) et 250 m à l'aval (Ille-sur-Têt). En limite du brûlis, une « vieille terrasse démantelée » a été signalée au-dessus du barrage de Vinça (*La Coste*, alt. 330 m), près de l'ancien chemin de Marcevol (Blaize 1990). Mais ces alluvions comprennent de très rares galets de quartz patinés. Au-dessus de *Casesnoves* (commune d'Ille-sur-Têt), un semis très discret de galets non patinés surmonte immédiatement, à l'altitude 270-250 m, une belle coupe faite par un ruisseau dans les apports détritiques latéraux du versant, des sables arkosiques à mégablocs du Pliocène terminal. Ces reliques de nappe fantôme correspondent donc peu ou prou au toit du Pliocène, si nous les comparons au sommet des buttes tertiaires dans les bassins de Vinça et de Rodès, lequel s'établit à la côte 345 m au *Serrat d'en Molins* (Vinça) et à 301 m au Château de Rodès. Dans la plaine d'Ille, le sommet des « orgues » culmine à 245 m. Vu leur dispersion, il est impossible de savoir si ces galets épars correspondent aux apports longitudinaux d'une paléo-Têt pliocène ou à ceux du Quaternaire ancien. Nous avons constaté pour les quartz qu'ils constituent le matériau de base des plus vieilles industries paléolithiques dans la vallée, ce que nous verrons plus loin. L'absence de patine sur les roches dures des alluvions associées aux plus hauts niveaux du Quaternaire a déjà été signalée (Collina-Girard 1975-76). Elle pourrait se rapporter à la nature des sédiments fins encaissants, les arènes acides du plateau en particulier, qui auraient empêché le dépôt d'une patine, mais aussi à l'érosion des horizons pédologiques anciens.

Dans tous les cas, à l'aval des gorges de Rodès, on retrouve en rive gauche, sur les flancs de l'abrupt granitique, vers 210-200 m d'altitude (+ 40 m du fleuve), des restes de nappes sédimentaires qui correspondent à une phase alluviale tardive de type T2 (Riss alpin). La surface a livré une abondante industrie paléolithique non éolisée et systématiquement taillée dans des galets de quartz non patinés. Les quartz de la terrasse T2 étant fort rares et un peu plus altérés, ces derniers semblent donc avoir été ramassés dans ce type d'alluvions perchés au-dessus des terrasses quaternaires. Ces outils seront présentés avec les remplissages quaternaires de la vallée.

II.2 - Typologie des industries paléolithiques du plateau de Montalba-Tarerach

Sur le Plan de Tarerach (*Mas Llosanes* et *Valat de la Figarassa*), une prospection de contrôle sur des parcelles défrichées et le plus souvent nivelées avec des engins mécaniques, a permis de détecter la présence d'industries moustéroïdes en quartz, peu altérées et très proches de celles rencontrées sur le plateau de Montalba. Ces industries sont peu abondantes et également dispersées, en présence ou pas des sites de la Préhistoire récente (ill. 2). Le néocortex des galets de quartz saccharoïde utilisés, matériau absent du substrat géologique immédiat, est parfois légèrement patiné. Ces galets peuvent provenir des vieilles terrasses quaternaires de la vallée, dans les environs de Rodès, puisque les industries sur galets patinés ne se trouvent vraiment que là.

Sur le plan de Montalba, la petite série retenue pour la Préhistoire ancienne a été divisée en deux lots. Le premier, nettement à fortement éolisé (stades 3 à 4) et parfois patiné, regroupe une poignée d'éclats (ill. 4) ainsi qu'un galet denticulé très altéré (non figuré). Ce lot peut être mis au compte d'un Paléolithique inférieur, au sens large, car il a subi de longues périodes d'altération et/ou d'abrasion, des états d'érosion qui peuvent correspondre à la fin du Pléistocène moyen et au début du Pléistocène final. Dans ce cas, la quasi-absence de galets aménagés ou de nucléus est problématique, comme nous l'avons vu.

L'autre série est plus représentative, quoique peu étoffée également, soit une trentaine de pièces. Elle regroupe des artefacts faiblement usés et exempts de patine sur les enlèvements, principalement des nucléus et des produits du débitage discoïde. Quelques-uns, plus proches du mode Levallois, sont de facture nettement moustérienne (ill. 5 à 9) ; d'autres seront qualifiés de « moustéroïdes », ce qui est assez peu discriminant, il faut bien le reconnaître, mais comment faire autrement ? Ces artefacts ne peuvent être mis en phase avec d'autres époques. L'émoussé prononcé des éclats de cornéenne de ce lot est moins signifiant que pour les roches plus siliceuses, ces marnes albiennes indurées étant plus sensibles à l'altération chimique dans le sol (ill. 9). Au total, cette industrie sur quartz, ou grès-quartzite, très peu usée, pourrait témoigner d'une fréquentation du plateau à partir de la vallée du Tarerach pendant la dernière glaciation alpine et l'interstade qui la précède.

En effet, l'essentiel des outils « moustéroïdes » de la plaine du Roussillon, en particulier dans le bassin du Réart où ils forment la part la plus copieuse des assemblages paléolithiques mélangés, ne sont guère plus émoussés que ceux du plateau de Montalba (stades 1 à 2), alors que le creusement des dépressions hydro-éoliennes par les vents violents est envisagé jusqu'à la fin du dernier glaciaire. Les artefacts Levallois en silex qui sont associés aux plus grosses concentrations dans la plaine, pour une valeur de 2 sur 1 000 environ, ne sont jamais éolisés, mais au contraire en très bon état de fraîcheur (Martzuff 2004). L'éolisation, qu'il faut bien distinguer des pièces roulées dans les alluvions ou les chenaux de ruissellement, semble donc n'avoir provoqué que très peu de dégâts sur les industries en quartz dans cette région depuis 100 000 ans et quasiment aucun après 50 000 ans.

III - LE PEUPEMENT PALÉOLITHIQUE DANS LA PLAINE DU ROUSSILLON, À ILLE-SUR-TÊT ET À BOULETERNÈRE

L'espace alluvial de la vallée fut à peine effleuré par l'incendie sur ses marges. Le cours de la Têt s'encaisse dans des dépôts fluviaux inégalement conservés selon que l'on se place en amont ou en aval du col de Ternère (*Tèrnera*). En rive gauche et jusqu'au débouché des gorges de Rodès sur le Roussillon, l'encaissement rectiligne du fleuve dans le substrat cristallin a quasiment anéanti tous les remplissages alluviaux qui ne sont conservés que par lambeaux sur les flancs de la pente et parfois sous forme de galets dispersés sur le substrat rocheux, comme nous l'avons vu. Vers l'aval, au contraire, apparaissent sur cette rive gauche les couches tertiaires qui forment le site spectaculaire des « orgues », à Ille-sur-Têt ainsi que quelques tronçons de terrasses quaternaires.

En rive droite, c'est en quelque sorte le contraire. Les alluvions quaternaires sont emboîtées, à Vinça et à Rodès, dans les puissantes strates du Miocène et du Pliocène qui ont comblé le fossé du Conflent et qui arment encore le piémont du Canigou. Sur cette même rive droite, en aval du défilé de *La Guillerà* et du col de *Tèrnera*, les remplissages du Tertiaire ont par contre été excavés à la jonction du Boulès et de la Têt, où il ne reste quasiment plus que le substrat rocheux paléozoïque.

Ces accumulations ayant été totalement balayées par l'érosion, les dépôts étagés des bas niveaux quaternaires qui occupent largement la plaine d'Ille-sur-Têt ont été mis en place au cours des deux derniers cycles alpins.

Dominant le cours du fleuve d'une vingtaine de mètres, le plan alluvial le plus développé en surface est relativement jeune puisqu'il peut être daté du premier Pléniglaciaire würmien (vers 60 000 ans). C'est pourquoi les sols bruns y sont fertiles et ils le sont d'autant plus que ces terres, situées hors d'atteinte des terribles crues post-glaciaires, ont été irriguées dès la fin du Moyen Âge. Ce sont les verrous de Vinça et de Rodès qui commandent en effet la distribution des eaux d'arrosage par gravité sur une bonne part de la plaine du Roussillon où les canaux traversent successivement vers l'aval, et jusqu'à Perpignan, au moins deux plans de terrasses plus anciens.

III.1 - Les restes ambigus de très vieilles formations quaternaires en rive gauche de la Têt

Au-dessus de la zone à rares galets quartzeux « frais » sise sur la rupture de pente méridionale qui flanque le plateau, nous n'avons pas trouvé de galets patinés ou de traces de sols altérés qui pourraient témoigner de l'ancrage de très vieilles formations quaternaires sur ce versant entre les côtes 350 et 400 m. Mais nous ne les avons pas systématiquement recherchées. En réalité, la géométrie des remplissages alluviaux du Quaternaire ancien, entre 2,2 et 0,7 millions d'années (peu ou prou l'ex-Villafranchien), nous échappe, et pas simplement dans cette vallée. Une large part de cette phase du Pléistocène est lacunaire. En effet, la plus vieille formation alluviale du Quaternaire dans la plaine du Roussillon coiffe, sous forme d'une haute terrasse (T5), les buttes témoins du Tertiaire dont les molasses sableuses sont datées d'une première moitié de l'étage pliocène (Zancléen, 5,3 à 3,5 millions d'années) par la végétation et la faune fossile au toit de cette série (Serrat d'en Vaquer). Entre 3,5 et 1,5 Ma, les changements climatiques (ici l'accentuation d'un climat contrasté avec froid hivernal, abats d'eau et sécheresse), mais surtout une tectonique compressive très active, avec un soulèvement généralisé depuis les montagnes, expliquent sans doute l'ablation des accumulations sédimentaires en plaine, à la charnière Pliocène-Pléistocène sous l'effet d'une très puissante érosion. Sur de petits reliefs haut

perchés, les plus anciennes terrasses résiduelles d'une paléo-Têt quaternaire sont donc mal datées de la fin du Pléistocène ancien, entre 1,5 et 0,7 millions d'années.

Dans la plaine d'Ille-sur-Têt, les plus vieilles alluvions quaternaires couronnent les orgues d'Ille-sur-Têt à *Mata Rodona* (T5, alt. 244 m). Les deux moignons de terrasse sont perchés sur les sables et les galets des épandages tertiaires et se trouvent séparés de quelques mètres en hauteur par un décrochement de faille transverse, preuve qu'une tectonique plus modérée continue à jouer (Calvet 1988, p. 12, 1996). Ce secteur se trouve hors limite du brûlis actuel, dans le maquis, et nous ne l'avons pas prospecté. Donnés comme les plus anciens pour le Quaternaire du Roussillon sur la carte géologique au 1/50 000, ces restes alluviaux de *Mata Rodona* sont caractérisés par de gros galets de gneiss « friables ou réduits à l'état de fantômes (...) emballés dans une argile rouge vif » et les « quartz restés en surface sont couverts d'une épaisse patine ferrugineuse ou rouge violacée » (Calvet 1988, 1994). Selon une nomenclature prudente, cette formation T5 d'Ille-sur-Têt, qu'une forte altération corrèle – faute de mieux – à un « Villafranchien terminal », se prolonge vers l'aval sur cette rive gauche jusqu'à celle du Mas Ferréol, au Nord de Millas. Dans ce secteur apparaissent aussi les lambeaux d'un plan T4, alors que vers la mer, de grands plans de terrasse T3, démultipliés en quatre niveaux au nord de Perpignan (La Llabanère), sont plus ou moins clairement rapportés par différents auteurs au Pléistocène moyen, mindélien dans la nomenclature alpine (entre 600 et 300 000 ans).

Toutefois, dans sa thèse, Jacques Collina-Girard signale en 1975 que les galets de quartz d'un de ces témoins perchés sur les « orgues » ne montrent pas plus de patine que ceux des alluvions tertiaires sous-jacentes auquel il les assimile. Un « épannelé bifacial d'une très belle symétrie » a été récolté sur cette surface en 1968 (Blaize 1985b). Ce galet aménagé n'a cependant pas été mentionné par Collina-Girard, probablement à cause de l'attribution de cette formation alluviale en totalité au Tertiaire. D'ailleurs – toujours d'après cet auteur – la terrasse quaternaire ancienne la plus proche, celle du Mas Ferreol à Millas, est peu colorée et rappelle aussi les alluvions tertiaires où les quartz auraient « subi une perte de patine secondaire », alors que ceux des plus vieilles terrasses de la plaine côtière, à Cabestany, sont

« tous affectés par des profondes patines lie-de-vin, caramel ou orangées » (Collina-Girard 1975). L'exigüité des vestiges de ces plus hauts niveaux quaternaires dans cette partie du bassin de la Têt, et leur proximité stratigraphique avec les alluvions arkosiques du Pliocène, posent par conséquent de sérieux problèmes pour identifier les vieilles industries paléolithiques selon le seul critère de la patine, comme nous le verrons.

L'épandage alluvial T5 de type *Mata rodona* représenterait donc, vers le milieu du Quaternaire semble-t-il, une nappe très peu épaisse et probablement très large. Selon Marc Calvet, elle correspondrait sans doute bien plus à la divagation du fleuve au sein de chenaux en tresse lors d'une stase dans les crises tectoniques soulevant le massif, qu'à une puissante accumulation d'alluvions dans un lit bien tracé, d'autant que les glaciations anciennes semblent avoir été jusqu'alors peu sévères sous cette latitude. Lors des poussées suivantes, le surcreusement de la vallée par un régime fluvial de forte énergie, mordant sur des piémonts encombrés d'alluvions grossières accumulées en périodes froides, a brutalement incisé les hauts niveaux par un balayage très large au sortir des gorges de *La Guillera*, rejoint par les apports du Boulès, dévalant des contreforts du Canigou (Calvet, *op. cit.*). Cette violence peut expliquer que l'on ne retrouve aucun mélange de galets quartzeux à patine prononcée dans les alluvions T2 et T1 de cette plaine d'Ille où l'érosion fluviale semble avoir totalement vidangé les formations du Pléistocène moyen (divers plans T4 et T3).

Il n'est donc pas étonnant que les industries acheuléennes patinées et éolisées fassent absolument défaut sur cet espace, y compris en position secondaire, contrairement à ce qui est le cas dans la basse plaine du Roussillon, en particulier dans le bassin inférieur du Réart (Martzluff 2004, 2006). En effet, au centre de la plaine littorale, entre les bassins du Tech et de la Têt, l'érosion progressive des buttes témoins des très anciennes nappes T5 et T4 a libéré les quartz très altérés, repris dans les chenaux creusés sur les glacis pliocènes qui les encadrent, pour les mêler à ceux des grands plans de terrasse postérieurs, et en particulier à T3. Ici par contre, les très anciennes alluvions sont donc parfaitement déconnectées des formations suivantes qui apparaissent entre 30 et 40 m en contrebas.

III.2 - Les épisodes T4 et T3 sont-ils totalement lacunaires ?

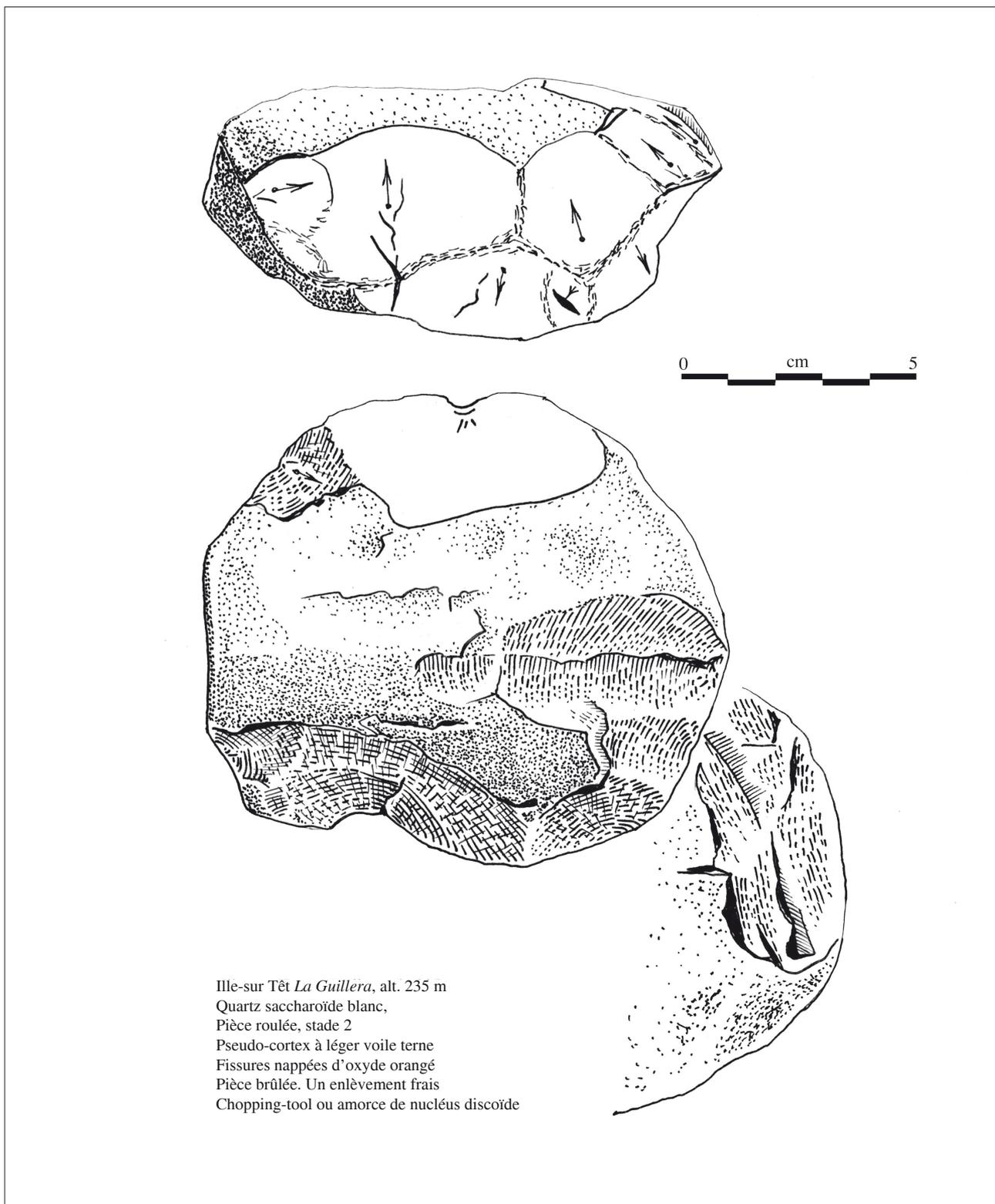
Bien qu'il n'existe dans le relief de ce secteur aucun plan de terrasse pouvant être rapporté à cette très longue séquence du Pléistocène située entre T5 et T2, soit au bas mot un demi-million d'années, voire le double, certains indices permettent de suggérer qu'il en reste quelques traces sur le flanc oriental de la colline de Rodès.

- Sites du ravin de *Les Collades* et de *Naret*

En limite occidentale de la plaine d'Ille, au débouché des gorges de *La Guillera*, nous avons observé en rive droite une flaque sédimentaire très altérée, accrochée au substrat pliocène sur un replat, à ras des affleurements du socle (alt. 230-235 m, ill. 2). Le sol rougeâtre est nourri en galets de quartz et les roches granitoides décomposées ont produit en surface une arène. Très curieusement, ces quartz ne sont quasiment pas patinés, pas plus en tout cas que ceux de la Têt actuelle ou ceux provenant de la masse alluviale tertiaire. Une grande part des galets a été transportée vers l'aval, semble-t-il, dans un chenal qui traverse un lambeau de remplissage sableux surmontant des alluvions à très gros blocs. Ces derniers s'appuient sur le socle granitique et semblent, pour leur part, anté-Quaternaire (coupe du ravin de *Les Collades*, alt. 220 m, et coupe faite au bulldozer dans un verger).

Ce site fut touché par l'incendie. Il a livré quelques éléments d'une industrie faiblement érodée sur galet de quartz, mais sans patine, comme ceux du substrat (ill. 11). Ils sont affectés d'une légère usure, probablement fluviale et sont associés aux restes d'un débitage d'éclats en meilleur état de fraîcheur. Or, ces quartz taillés, accompagnés de quelques éclats de jaspe, sont représentés le long du même versant de l'échine tertiaire, depuis les gorges de *La Guillera* jusqu'au col de Ternère. Vers le sud, une industrie dispersée et dotée de mêmes états de surface, gît en position secondaire au débouché de grands évidements faits par les ravines (secteur de *Naret*, alt. 250-200 m). Près du col de Ternère, au-dessus de la chapelle Sainte-Anne, Marc Calvet signale l'ancrage d'une terrasse T3 (chap. II et ill. 2)

Il faut avouer que nous ne savons pas interpréter ces traces sédimentaires rubéfiées enrichies en galets de quartz non patinés et liées aux industries taillées dans ces roches alluvionnaires. Elles semblent nettement amputées de la part altérée et éolisée en surface.



C'est d'autant plus troublant qu'il s'en trouve un écho dans le bassin de Rodès, sur une bande située à la même altitude (autour de 230-240 m) d'où proviennent les principales concentrations d'industries à *pebble tools* déjà publiées (cf. ci-dessous, IV.1, IV.2 et ill. 2). S'agit-il d'un ancien bas de pente se branchant sur un plan alluvial T3 ?

L'industrie obtenue à partir des galets de quartz non patinés que libèrent ces sols rougis donnant sur la plaine d'Ille pose d'ailleurs problème. Les séries se divisent en deux lots selon leurs états de surface : soit les artefacts sont affectés par une usure nette, mais peu prononcée, dérivant d'une érosion par roulement (dièdres plus usés que les négatifs), soit ils sont en assez bon état de fraîcheur. La série roulée, minoritaire, comporte de gros chopping-tools, de forts éclats ou des débris (ill. 11) ; la série fraîche ne se distingue du lot que par des nucléus, parfois volumineux et de plus nombreux et plus petits éclats bien formés. La gestion des galets épannelés est voisine de celle le plus souvent rencontrée sur le plan T3 en Roussillon, parfois discoïde, elle tend vers une exploitation proche du mode Levallois ou Quina. Aucun mélange avec des industries du Tardiglaciaire ou de l'Holocène n'est associé à ces gisements mal conservés *in situ*.

III.3 - La séquence rissienne T2

Les formations alluviales suivantes ne sont que peu étendues, une trentaine de mètres en contrebas des traces ponctuelles des hauts niveaux quaternaires. Datées du Würm ancien sur la carte géologique au 1/50 000 (Berger *et alii* 1993), elles correspondent plus vraisemblablement au plan T2 de Thuir, soit à un Riss alpin terminal (Calvet 1996). L'une de ces terrasses a conservé un gisement paléolithique probablement en place.

- Rive droite : le plan des Escatllars et de Borbona (gorges de La Guillera)

La nappe la mieux conservée est la butte des Escatllars, sur la rive droite. Elle sépare le lit de la Têt de celui du Boulès (alt. 180-190 m). Elle réapparaît plus loin en aval vers Corbère-les-Cabanes. Entre le fleuve qu'elle domine par un abrupt de 30 m et la voie ferrée qui la longe, au sud, elle prend une pente de direction méridienne. Reposant sur les sables tertiaires, l'accumulation sédimentaire imputable à la Têt est plus épaisse vers le nord. Au sud, le faible remplissage de la zone déprimée

aval s'appuie sur un pointement schisteux du socle paléozoïque (ill. 2). En coupe, dans un sol altéré de teinte ocre, les galets de gneiss, de granites et quelques schistes durs sont cohérents, mais déjà bien cariés ; les quartzites bleus ou gris sont faiblement patinés de brun et les quartz, assez rares, ne le sont que très faiblement par un voile blanchâtre mat, parfois beige clair de tonalité « coquille d'œuf ».

Dans cet épandage isolé au centre la plaine et bien séparé des flancs de la vallée par les lits de la Têt et du Boulès, on ne trouve donc ni *dreikanter*, ni galets de quartz à profondes patines rouges ou violacées en position secondaire. Seuls quelques rarissimes gros galets quartzeux (40 cm) couverts d'une mince patine jaunâtre à orangée pâle, peuvent attester d'un discret mélange avec une formation plus ancienne. En surface, de très rares petits galets de quartz (5-10 cm) portant des patines de cet ordre sont mieux représentés vers le sud, dans la partie aval de la formation, avec une plus grande proportion de petits galets de schiste. Ces derniers apparaissent en coupe dans les poches de limons beiges, ce qui laisse à penser qu'il s'agit là d'une part imputable au Boulès. Repoussé par les alluvions de la Têt, le cours de celui-ci s'est progressivement encaissé vers le sud, dans le socle schisteux des Aspres.

Le plan T2 des Escatllars, peu propice aux mélanges suspectés sur les échines tertiaires du bassin de Rodès, mais sensiblement bouleversé par la remise en culture à la fin du XX^e siècle, n'a fourni que des fragments d'éclats atypiques très dispersés et un éclat retouché, pièces qui ne sont toutes que très légèrement usées. Ce sont les seuls échos d'une présence paléolithique sur quelques secteurs bien lisibles. L'examen rapide des puissants tas d'épierrement n'a rien donné de mieux. Cet interfluve semble donc avoir été peu attractif au Moustérien, après la phase rissienne de dépôt des alluvions.

Toujours en rive droite, une étroite bande du même niveau alluvial est conservée au débouché des gorges de La Guillera, où elle est partiellement recouverte par des colluvions du versant (alt. 200 m, coupe au bas du ravin de Les Collades). Malgré leur excellente situation topographique sur le flanc du défilé, ces lambeaux, en partie remaniés au bulldozer et peu touchés par l'incendie, sont difficilement exploitables en prospection du fait de leur mise en friche. Ils n'ont rien livré de très probant hormis un ou deux éclats de quartz non usés.

- Rive gauche, les restes de terrasses T2 à la confluence du Bellagre

Au débouché du Bellagre sur la Têt, la séquence alluviale rissienne de type plan T2 est bien attestée de part et d'autre du torrent (alt. 200 m). Encastrés sur le flanc granitique du versant, les lambeaux de terrasse T2 surmontent d'une quinzaine de mètres les restes de la haute formation T1, que l'on peut dater du Würm ancien. La terrasse rissienne qui se trouve sur la rive gauche du Bellagre est dédoublée en deux paliers par un ressaut de deux mètres. Facilement accessible, elle a été défoncée par un charruage profond. Le sol étant déjà peu lisible lors de la prospection, nous n'avons pu répertorier qu'une rare industrie moustérienne dispersée, composée de quelques petits éclats de quartz et de jaspe très faiblement usés.

À la même altitude sur le versant opposé, en rive droite du torrent, cette formation T2 est restée en partie boisée malgré l'incendie. L'absence de chemin carrossable fait que la surface du replat anciennement cultivé ne fut qu'égratignée à l'araire. Bien lisible au sol, la terrasse est exiguë. Elle s'ancre sur le versant abrupt du Bellagre et déborde le long de la Têt sous forme d'une lanière étroite s'allongeant sur le versant, face au sud, bien abritée d'une Tramontane qui balaye le plateau 45 jours sur 100 en moyenne. En amont, vers les gorges de Rodès, elle est recoupée par des ravines qui dégagent de bonnes coupes où le remplissage sablo-argileux roux emballe une composante pierreuse où dominent les galets de gneiss cariés, avec de rares quartz peu patinés. La formation se perd très vite le long d'un chaos granitique dont les blocs ont très probablement servi d'abri. En effet, une seconde concentration d'artefacts se trouve au pied de ce chaos.

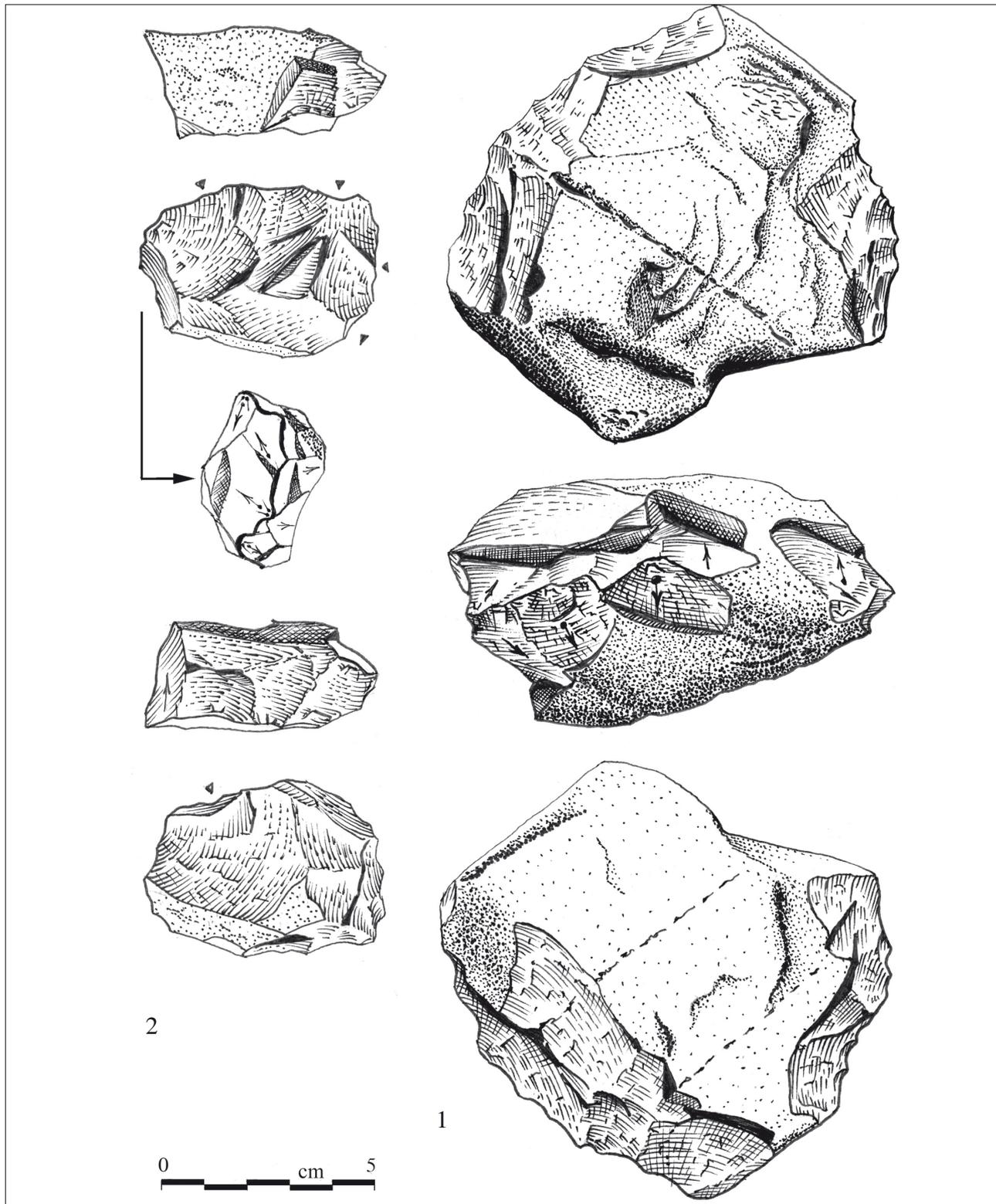
Sur sa surface la plus large, ce plan est incliné dans le sens de la pente. Vers la coupe, au-dessus de la vallée, l'érosion a enlevé les fines et l'on touche presque la racine caillouteuse alors que vers le versant, au nord, les colluvions sableuses ont atterri sur ce piémont, masquant l'ancienne surface alluviale sous plus d'un mètre de hauteur. Il en résulte que l'industrie est plutôt concentrée dans une bande centrale, là où l'araire a pu toucher le niveau archéologique faiblement enfoui sous une vingtaine de cm. Vers l'aval, ce niveau a probablement disparu. Nous supposons qu'il a été protégé en amont.

L'industrie ne présente aucun stigmatisme d'usure, fait remarquable qui renvoie très probablement à sa bonne conservation en sous-sol. La présence de minuscules

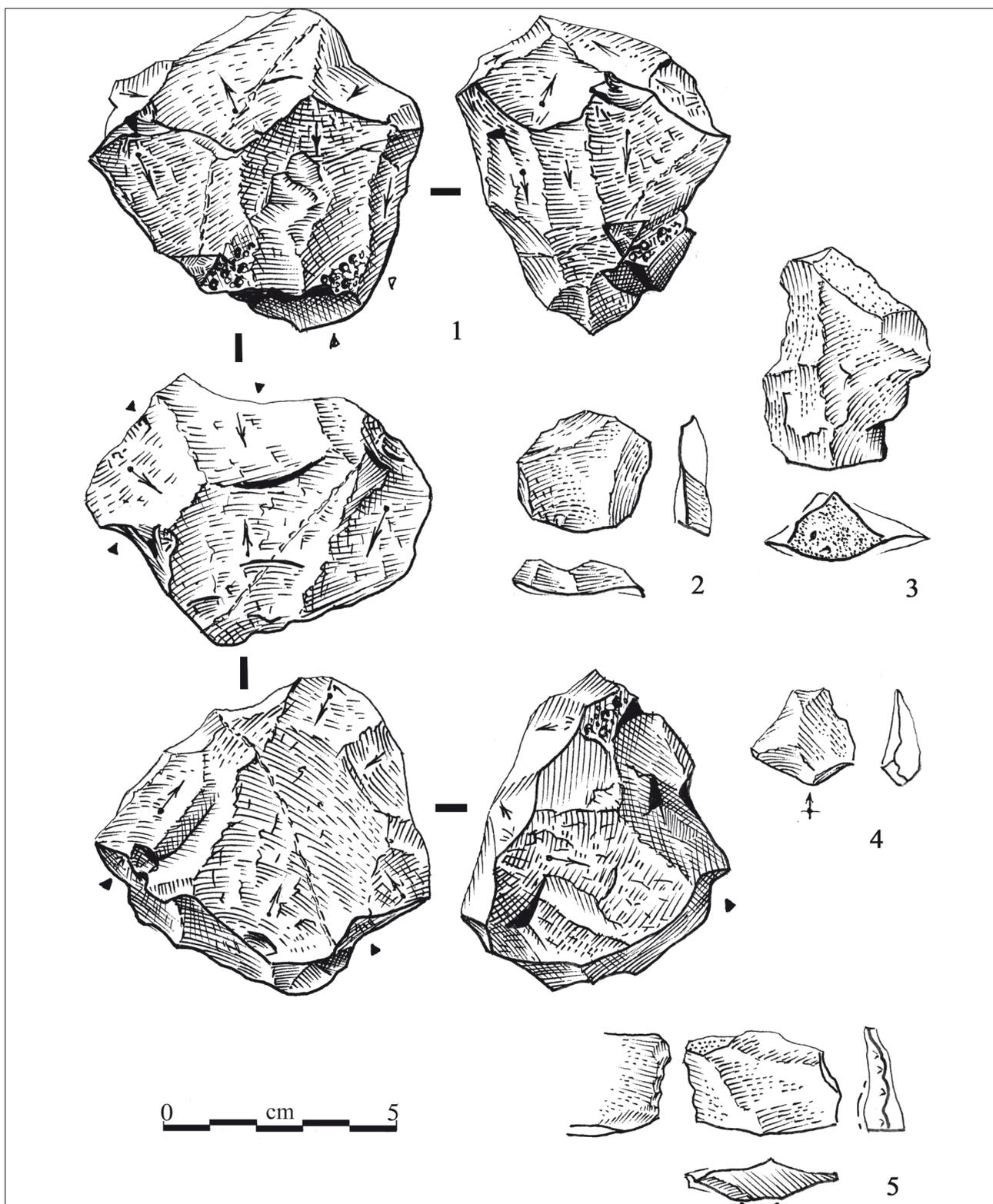
éclats, tout comme le remontage d'un casson à fracture Siret, attestent qu'il s'agit bien là d'un site primaire. Ce lot compte 203 artefacts pour une masse de 9 680 g, dont 51 ex. (2 720 g) pour la partie sise au bas du chaos, laquelle ne présente pas de différence typologique, ni pour les roches utilisées (sauf les granitoïdes), ni pour les processus de débitage, ni pour l'outillage. Cette industrie résulte principalement, soit pour 177 ex. (87 %, 6 973 g), de l'exploitation de plusieurs variétés de quartz pris sous forme de galets non patinés. Ces matériaux sont rarement bleus (5 ex.) et représentent pour l'essentiel un quartz blanc saccharoïde comportant des cristaux hyalins, des adhérences granitiques et des fissures nappées de placages verdâtres (chlorite ?) ou d'oxydes de fer diffusant dans le matériau des colorations rosâtres ou orangées. Un quartzite gris à grain fin, mais très fissuré, que l'on peut trouver dans le ruisseau de la *Font del Farre* à *Reglèlla*, est simplement attesté sous forme de galet et par un percuteur allongé et lourd dont les cupules médianes sont associables à la percussion posée. Les 5 petits éclats de jaspe ferrugineux du Canigou sont plus fréquemment transformés en outils (3 ex., ill. 16, n° 6 et 7). L'élément remarquable, outre l'absence totale de silexites, est la présence d'un percuteur et d'un débitage d'éclats (20 ex.) qui furent tirés d'un filon local de microgranite (ill. 15, n° 1).

Le débitage n'est pas Levallois, rarement discoïde et relativement opportuniste aux dépens de formes prismatiques, proches du mode Quina (ill. 13). Les 15 nucléus sur galets ou sur débris ont produit des éclats bien formés aux talons parfois dièdres ou facettés (ill. 13, 14 et 16). Sur les quartz, la phase préparatoire (21 éclats corticaux) et les éléments fracturés (78 cassons et débris) laissent une bonne place au plein débitage dans le lot des 177 produits de taille, dont 13 sont retouchés. Sauf pour les jaspes, la part des éclats épais (> 1 cm d'épaisseur), est relativement importante, de même que celle des éclats dépassant 3 cm d'extension (94 ex.). La percussion posée est attestée pour le débitage de petits galets (ill. 14, n° 2), mais la pièce esquillée est absente.

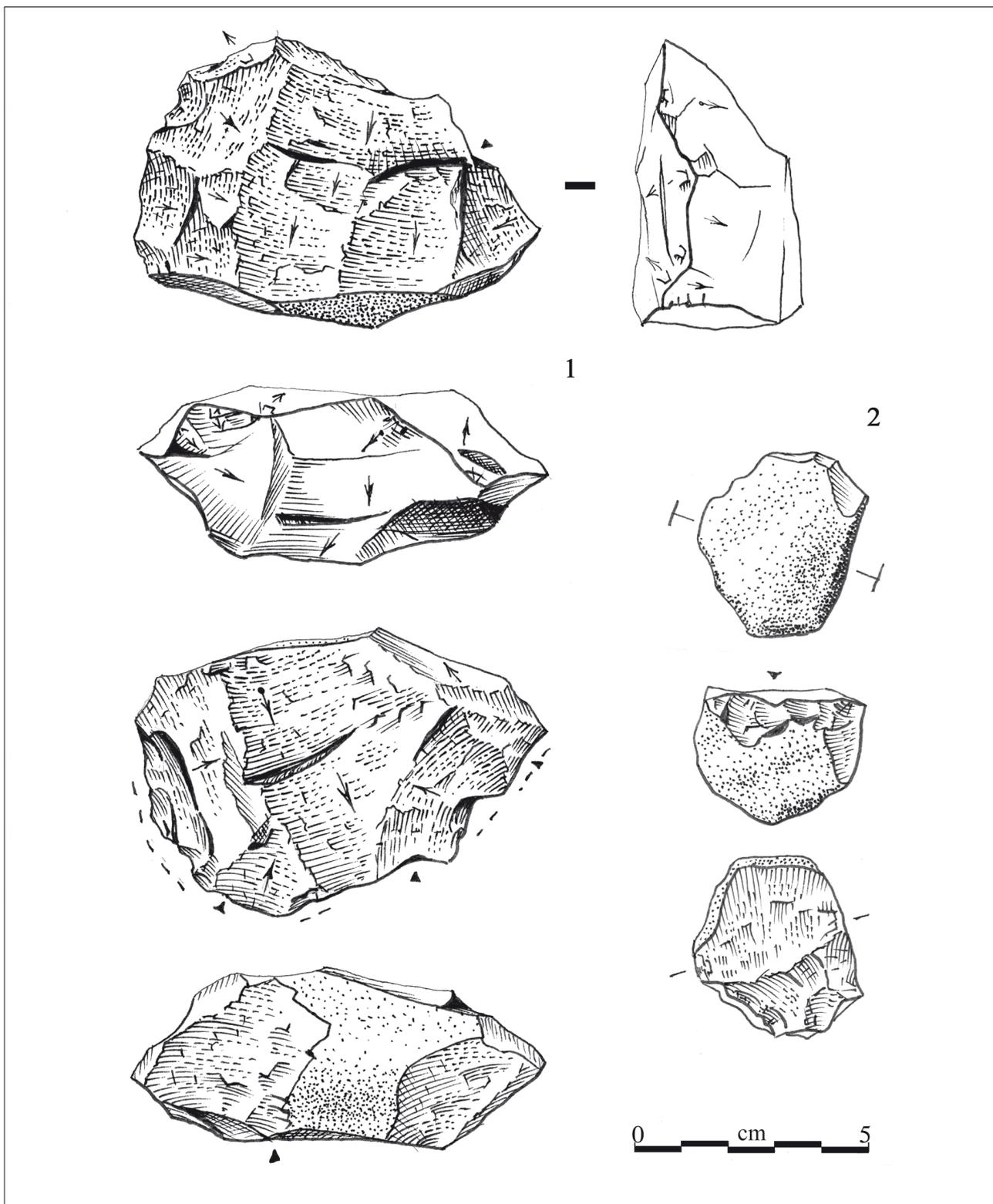
Sur un total de 25 outils, on ne trouve que 3 galets aménagés, dont l'un diminutif, qui sont difficiles à isoler des nucléus, car peu typiques (ill. 12, n° 1 et ill. 14, n° 1). Les 18 éclats et débris transformés le sont également, soit un bec, deux éclats encochés, des petits racloirs sur éclats épais à retouche écaillieuse plate, souvent inverse ou biface (ill. 15 et 16).



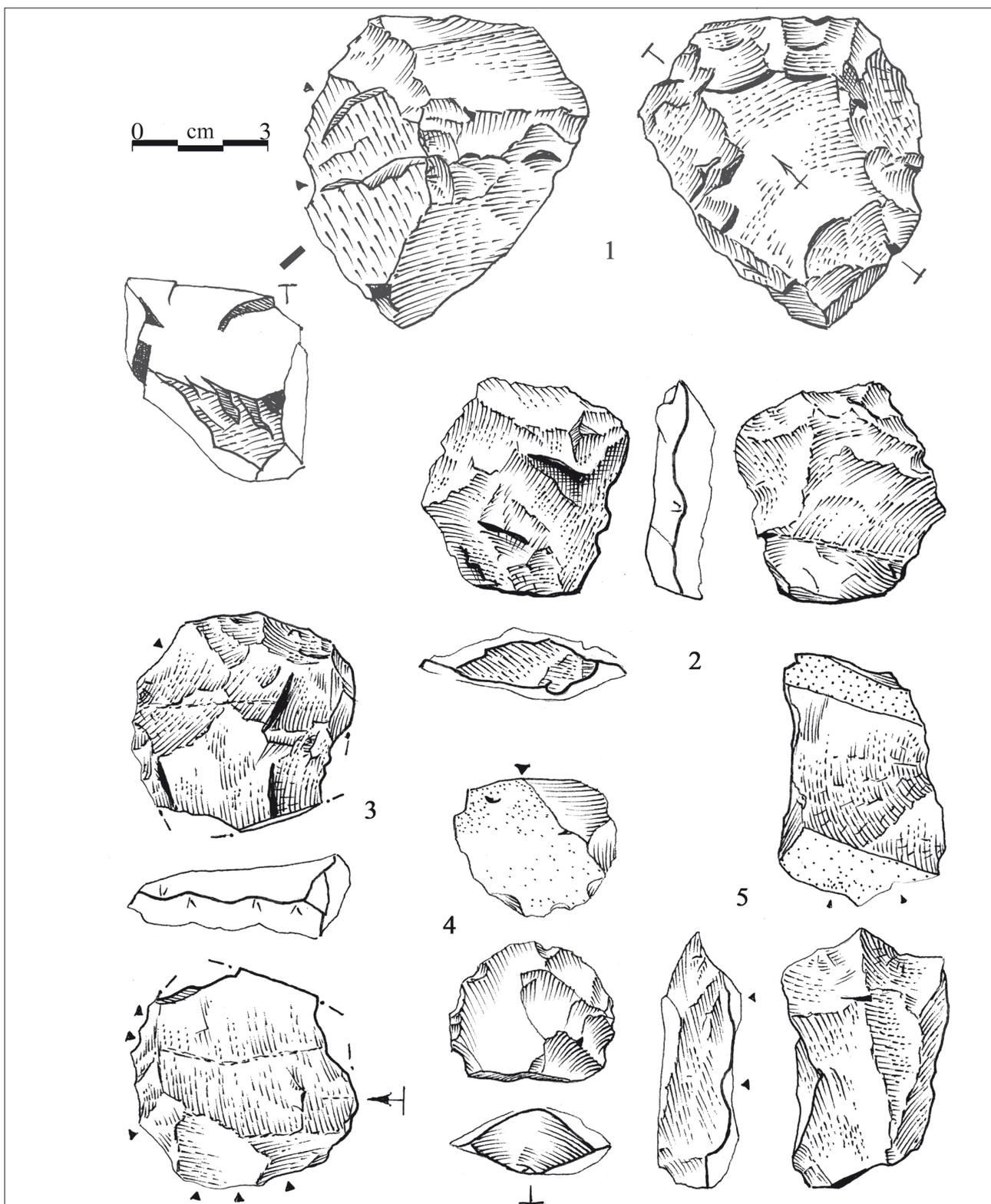
12 - Gisement paléolithique de la formation T2 (Riss alpin), terrasse du Bellagre. Nucléus en quartz saccharoïde blanc, le n° 1 sur galet non patiné est proche du *chopping tool* (mais les enlèvements sont courts, rebroussés et discontinus), le n° 2 sur débris est prismatique et diminutif.



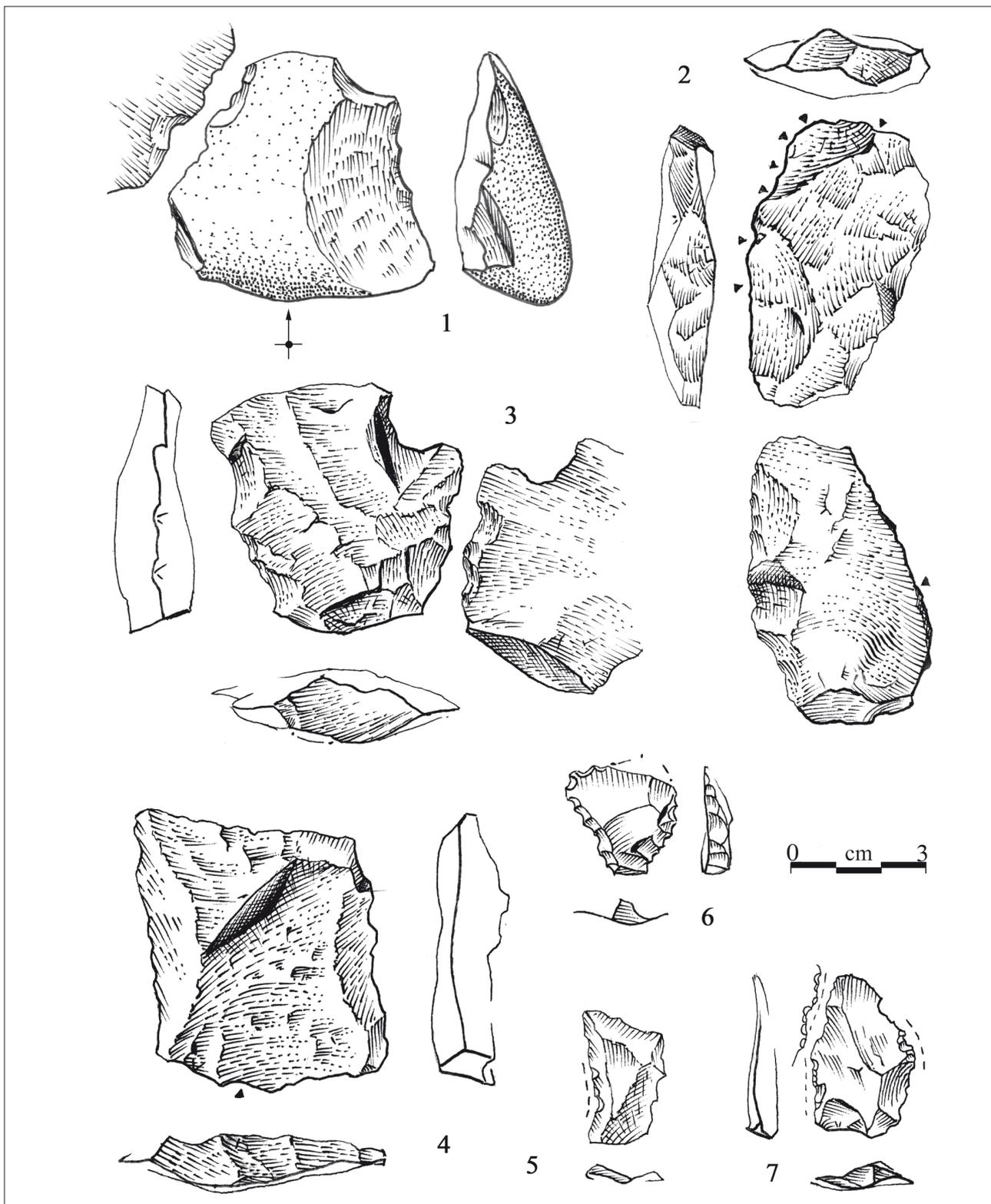
13 - Gisement paléolithique de la formation T2 (Riss alpin), terrasse de Bellagre. Nucléus en quartz et production de divers petits éclats - l'un retouché (n°5) - dans le même matériau saccharoïde blanc. Industrie fraîche au stade 1.



14 - Gisement paléolithique de la formation T2 (Riss alpin), terrasse du Bellagre. Galets aménagés en quartz saccharoïde blanc. La pièce n°2 est un petit galet partagé par percussion posée, puis retouché sur un bord, mimant le grattoir. Industrie fraîche au stade 1.



15 - Gisement paléolithique de la formation T2 (Riss alpin), terrasse du Bellagre. Outillages en microgranite local (n° 1), en jaspe (n°4) et en quartz blanc saccharoïde. Bec (n° 5) et pièces épaisses à retouche *a posteriori* (n° 1), inverses ou bifaces (2 à 4). Industrie fraîche au stade 1.



16 - Gisement paléolithique de la formation T2 (Riss alpin), terrasse du Bellagré. Outils faiblement retouchés en quartz saccharoïde blanc, en lave acide (n°5) ou en jaspe (n°6 et 7). Courte retouche alternante et fréquemment inverse. Industrie fraîche au stade 1.

Cette industrie homogène est très probablement antérieure au dernier glaciaire. Sous réserve d'autres éléments chronologiques plus sûrs, elle pourrait se rattacher à un moustérien ancien du Riss ou de l'interglaciaire éémien, hélas fort mal identifié en stratigraphie dans le Midi (Martzluff 2006). Le mobilier associé à cet ensemble lithique se résume à une plaque de chloritoschiste vaguement épannelée, 4 tessons vernissés et 1 en porcelaine, 2 minuscules tessons à pâte mal cuite et un petit fragment de tuile canal.

III.4 - Les formations würmiennes T1

Alors que, dans la basse plaine littorale du Roussillon, les terrasses du dernier glaciaire sont pratiquement cantonnées au lit majeur actuel avec lequel elles se confondent, voire sont masquées par les alluvions holocènes, elles ont ici conquis un espace majoritaire perché au-dessus du fleuve d'une vingtaine de mètres. Comme dans le bassin du Tech, le principal épandage du Würm est ici très proche du niveau rissien. En rive droite, le haut niveau T1 forme l'essentiel de la plaine d'Ille et s'étale en effet à moins d'une quinzaine de mètres en contrebas du plan T2 des *Escatllars* (alt. 175 m entre Ille et Bouleternère, 160 m à Ille et 130 m à l'aval). Il s'agit d'une forte accumulation d'alluvions datable du premier pléniglaciaire würmien (Calvet, *op. cit.*).

Cette terrasse T1 touche en rive droite le lit majeur du Boulès dont le cours avait déjà été dévié vers le sud. Nous ne l'avons que très peu prospectée, les tests effectués ayant été négatifs. Elle trouve son pendant en rive gauche, dans la zone incendiée, sous forme de quelques lambeaux accrochés aux flancs du versant granitique. Les surfaces les mieux conservées sur cette rive bordant le plateau de Montalba sont occupées par les sites médiévaux de *Casesnoves* (alt. 160 m) et de *Reglèlla* (alt. 130 m) et donc bouleversés par des habitats médiévaux. Deux replats T1 sont cependant attestés en amont de part et d'autre de la confluence du Bellagre avec la Têt (alt. 180 m), immédiatement sous les restes de plan T2. Ils sont assez peu lisibles et nous n'y avons quasiment pas trouvé d'industries préhistoriques. Sur la rive droite du Bellagre, le minuscule vestige de plan T1 a livré une poignée d'artefacts en quartz, dont 4 éclats non usés et une pièce épaisse de même roche à retouche biface, très roulée, qui rappellent l'industrie de la proche terrasse T2. En face, sur le versant dominant la Têt, au milieu de la friche du haut plan T1, quelques quartz taillés atypiques et en bon état de fraîcheur sont associés à 4 tessons modelés.

III.5 - Les formations du second Pléniglaciaire würmien et de l'Holocène

L'encaissement brutal de la rivière 20 à 25 m plus bas se situe probablement après le premier Pléniglaciaire, soit après 50 000 ans, et correspond à un phénomène constaté par ailleurs dans la vallée du Tech, au niveau du Boulou (Martzluff 2003) ou sur l'Agly, à Caramany (Martzluff 1990). Cette incision caractérise donc des fleuves côtiers au sortir des montagnes et forme ici avec la Têt un véritable canyon après le défilé de *La Guillera*. On ne sait trop quelle est la part d'héritage que doit cet enfoncement à un sursaut tectonique ou à la forte variation eustatique (niveau marin à -120 m) couplée à un allègement de la charge sédimentaire du fleuve dans le contexte d'un second Pléniglaciaire bien plus sec, autour de 20 000 ans. Cette phase a laissé quelques banquettes en position intermédiaire (deux plans successifs). Dans tous les cas, les berges immédiates ont ici rétréci et, vers l'aval, les surfaces alluvionnaires actuellement susceptibles d'abriter les traces d'habitats du Paléolithique supérieur se confondent quasiment avec le lit inondable actuel (T0), lequel fut soumis à des crues extrêmement violentes (*Aiguat* de 1940, par exemple).

IV - LE PEUPEMENT PALÉOLITHIQUE DE LA CUVETTE DE RODÈS

Il s'agit d'un compartiment de la vallée en Conflent où le lit actuel du fleuve est très étroit et tendu entre les deux verrous rocheux incisés dans le socle, celui d'amont où est bâtie la chapelle Saint-Pierre (barrage de Vinça) et le piton aval où s'ancre le château de Rodès (ill. 2). Le petit bassin de Rodès a été excavé sur la rive droite dans les accumulations détritiques du Tertiaire par un petit tributaire dévalant du Canigou, le *Riu Fagès* ou rivière de Rigarda, dont le régime est aujourd'hui celui d'un oued. Au Pléistocène moyen (épisodes T4/T3), ce cours d'eau pouvait déboucher directement dans la plaine du Roussillon par le col de Ternère (M. Calvet, chap. II). Ce secteur fut peu touché par les flammes (colline de Rodès) et nous ne l'avons que peu prospecté. Toutefois, la compréhension globale des industries répertoriées lors de nos prospections dans la vallée ne peut ignorer un cadre déjà tracé par les données publiées et sur lequel il faut revenir.

IV.1 - L'évolution des industries d'après les anciennes recherches

Les copieuses industries « archaïques » du bassin de Rodès avaient été données comme pré-acheuléennes par Jacques Collina-Girard qui avait fait porter son diagnostic sur la part éolisée des « stations » (Collina-Girard 1975-76 et 1978). Yves Blaize, qui en est l'inventeur, a par la suite daté les séries altérées d'allure archaïque dans les débuts du Mindel (vers 600 000 ans), et les autres séries « anté-würmiennes », dans un acheuléen plus évolué du Riss final (Blaize 1985a, b, et 1987b). Visiblement troublé par des concentrations livrant systématiquement des séries à différents stades d'altération et d'usure pour une même altitude, il considéra d'abord qu'il s'agissait d'un enfouissement plus rapide de certaines pièces (Blaize 1985a et b), puis qu'il valait mieux parler d'industries *in situ* que de stations (Blaize 1990).

C'est en effet plus raisonnable. L'érosion a logiquement pu mélanger les artefacts anciens à ceux du bas de pente. De plus, notre prospection du brûlis au sommet de la butte tertiaire qui sépare le bassin de Rodès de la plaine d'Ille, a permis de recueillir, sur les replats étalés au voisinage de l'ancien col de Ternère griffés par la sous-soleuse lors des reboisements, quelques nucléus sur galets non patinés et un débitage moustéroïde en bon état de fraîcheur qui ne présente pas de différences avec ce que l'on trouve plus bas. Cela pourrait témoigner d'un parcours de ces pentes chargées de matière première sur la très longue durée. Toutefois, les recherches conduites par Yves Blaize dans ce bassin pendant quarante ans ont montré qu'il existait de véritables concentrations d'artefacts, tout à la fois signifiantes de ces peuplements et d'une complexité certaine quant à leur interprétation.

- La colline de Rodès

Les principaux gisements découverts anciennement se focalisent en plusieurs sites sur le flanc de la butte tertiaire. Deux concentrations sont situées à mi-pente, entre 240 et 230 m d'altitude, l'une au-dessus du village de Rodès, vers l'entrée des gorges de *La Guilleria* (*Los Tourous*, sites Rodès A et Rodès H-H', I-I'), l'autre au col de Ternère (*Terra alba*, sites Ternère B, C et D). La série Rodès A regroupe 150 pièces éolisées et fortement patinées, dont 40 éclats. Elle provient, comme les concentrations voisines, d'un léger repli du versant dont le sol rougi pourrait baliser l'ancrage d'une formation alluviale

ancienne au-dessus du village. Ce « niveau » situé sous la côte 250 m a été attribué par l'auteur à une phase mindélienne ancienne sur la foi de très nombreuses pièces roulées ou très éolisées à patine orange sombre. La série usée est cependant mêlée de toute évidence à des artefacts de même type, mais non patinés et bien plus frais.

L'industrie du col de Ternère regroupe 300 pièces concentrées à la même altitude dans les ravinements d'un substrat tertiaire « arkosique ». Aux « galets aménagés » s'ajoutent des éclats tout aussi érodés. L'absence de patine est analysée ici comme résultant d'une carence en oxydes ferriques dans les sables feldspatiques tertiaires. L'inévitable série fraîche comprend aussi deux racloirs en jaspe et un nucléus en silex plus clairement moustériens (Ternère D).

Bien en contrebas de cette ligne des 240-230 m, les concentrations D et L touchent un replat plus étendu et aujourd'hui urbanisé, qui s'étale entre les côtes 220-215 m au voisinage du cimetière du village. Cette formation de *Los Tourous* a été interprétée par l'inventeur comme un reste d'un plan T3 fini mindélien (Blaize 1987b) surmontant immédiatement un mince lambeau rissien T2. Ces lots comprennent 25 galets aménagés éolisés dont la patine « orange vif » a été notée comme exceptionnelle, comparée à celle des industries supposées représenter ce niveau. En effet, la série de Rodès E-E', présentée comme de l'Acheuléen supérieur, compte aussi de nombreux choppers, des racloirs, encoches et pièces « bifaçoïdes » non patinées et peu éolisées. Légèrement en contrebas, sont mentionnées deux autres concentrations J et K dans « une colluvion issue de la terrasse T2 sur T1 » (industries non décrites).

- La formation T2 du Riu Fagès

Sur le plan de *Los Puigs baixos* (alt. 230 m, fig 2), 15 galets aménagés sans éclats associés ont été récoltés par ce chercheur (pas de descriptions, en particulier des patines). Ils complètent les découvertes faites sur ce même versant du bassin par Jean Abélanet, à la même altitude, mais près du col de Conillac/Saint-Pierre par où passe la départementale (sites notés Saint-Pierre 1 et 2). Par la suite, des sols rubéfiés situés en amont, vers la côte 245 m, livrèrent 12 *pebble tools* (non décrits). Ces gisements furent détruits lors du déplacement de la route nationale faisant suite à la construction du barrage (Blaize 1990).

- Rive gauche de la Têt, le gisement moustérien des *Ànecs*

Sur le versant sud du plateau granitique, face au défilé de *Sant Pere*, le même chercheur découvrit en 1970 une industrie sûrement moustérienne dans une vigne perchée au-dessus du fleuve sur un décrochement rocheux qui avait conservé un lambeau sédimentaire « résiduel de teinte rougeâtre ». Ce site des *Ànecs* fut détruit en 1974 par les travaux de terrassement du barrage. Les 2 300 pièces de faible dimension comptent des petits nucléus Levallois et des éclats retouchés typiques à denticulés dominants. Au côté des quartz, les matériaux utilisés sont des quartzites, des jaspes du Canigou et du silex dont il a été trouvé, lors des travaux, un dépôt de 40 petits rognons pas plus grands que 6 cm gisant sur une surface de 2 m² (Blaize 1990). L'étude de la série conservée à Tautavel indique la présence unique de quartzite gris, de jaspe et de phtanite (?) locales (Duran 2002).

IV.2 - PROBLÈMES CHRONOLOGIQUES SOULEVÉS PAR LES TERRASSES QUATÉRNAIRES À RODÈS

Bien qu'il soit périlleux de s'appuyer sur l'altitude absolue des formations quaternaires (compte tenu de pentes longitudinales fortes), tout comme sur la typologie des industries de surface, pour établir une chronologie, il est nécessaire de mettre le doigt sur quelques aspects problématiques soulevés par les interprétations qui en ont été faites.

Les replats sommitaux des accumulations tertiaires qui compartimentent la vallée à Rodès et Vinça avaient été attribués à un « Plioquaternaire », puis à un post-Pliocène sur la carte géologique de Prades au 1/80 000 (Autran *et alii* 1968), car le flanc occidental est enrichi en galets de quartz patinés qui ne peuvent pas être rapportés au Pliocène terminal. Marc Calvet pense que ces galets erratiques pourraient provenir de colluvions libérées par d'anciennes formations quaternaires ayant nappé le plan tertiaire vers 300 m lors d'une période très reculée (M. Calvet *op. cit. supra* et ill. 2). En face, vers le sud, un lambeau de haut niveau quaternaire perché sur le versant paléozoïque du Canigou, vers 270 m, sous Domanova, est donné sous toutes réserves comme T3 (Calvet, *op. cit. supra*). Un âge plus ancien n'est peut-être pas impossible, compte tenu de ce qui suit.

En effet, emboîté dans le Pliocène, le puissant épanchement du cône affluent de la rivière de Rigarda, où s'encaisse actuellement le *Riu Fagès*, est bien conservé sur sa rive gauche (site de *Los Puigs Baixos*). Yves Blaize avait corrélé cette formation et ses rares industries au plan T3 (Blaize 1990). Près du pont du chemin de fer, une belle coupe, haute d'une quinzaine de mètres laisse apparaître, dans des sédiments rougeâtres, la racine altérée de ces dépôts. La surface est cependant riche en schistes et pauvre en galets de quartz. D'après Marc Calvet, elle se raccorde au plan T2 de la Têt. Cette accumulation semble trouver un écho plus loin vers la confluence, au col de *Sant Pere de Conillac* dans le contexte de placages argileux rouges situés à la même altitude ou même un peu plus haut et livrant le même type de galets aménagés. Mais le problème est que cette formation T2 des *Puigs Baixos* est logée à 240-230 m, c'est-à-dire au même niveau, sous la côte des 240 m, où des concentrations d'industries acheuléennes plus ou moins patinées ont été répertoriées juste en face, au-dessus du village de Rodès, dans un contexte de sols rougis dont nous avons également parlé pour le versant dominant la plaine d'Ille-sur-Têt vers la même altitude. Et en effet, les reliques sédimentaires liées à ces concentrations d'artefacts sont bien plus hautes et visiblement plus anciennes (en réalité probablement rapportables à un épisode T3) que les alluvions T2 de la Têt.

Or, à Rodès, c'est sur le petit replat des *Tourous*, logé près du cimetière autour de 218 m, qu'il faut voir un reste de terrasse T2 (ill. 2). Cela suppose donc sur une distance de 500 m une pente importante de 2,2 % du cône affluent entre *Los Puigs Baixos* et *Los Tourous*. Au village de Rodès, cette formation est très proche du plan T1 qui n'a rien donné ici de préhistorique en rive droite. Par contre, sur l'autre rive de la Têt, la terrasse des *Ànecs*, aujourd'hui détruite et qu'Yves Blaize hésitait à rapprocher du Würm, est attribuée au premier plan T1 par Marc Calvet (+ 15 m de l'étiage, alt. 210 m, d'après le plan de masse du barrage de Vinça). Puisqu'il s'agit de la formation du Würm ancien qui fut suivie d'un encaissement rapide du fleuve après le premier Pléniglaciaire, entre 60-40 000, comme partout ailleurs, ce campement préhistorique ne pourrait donc être que très tardif et cela peut être mis en rapport avec les matières premières (abondance des silexites) et la typologie de l'industrie moustérienne (caractère diminutif et mode Levallois).

V - LE PEUPEMENT PALÉOLITHIQUE DU BASSIN DE VINÇA ET DES BERGES DU BARRAGE SUR LA TÊT

Une partie de cet espace déborde un peu du cadre cartographique présenté sur la carte, mais ne peut s'en séparer pour une compréhension globale. Il n'a été touché par l'incendie qu'en rive gauche de la Têt, sur le versant sud très abrupt du plateau de Tarerach, à la *Coma d'Outreilla* (ill. 2). En rive droite, les alluvions quaternaires forment donc un autre compartiment de la vallée du Conflent, logé entre l'échine tertiaire de *Conillac-Puigs Baixos* s'appuyant sur le verrou granitique de *Sant Pere* où s'ancre le barrage, vers l'est, et celle de *Vente Farine – Serrat d'en Molins*, dominant vers l'ouest le ravin de la *Lentilla* et s'accrochant sur le piton cristallin du *Castello*. L'encaissement du bassin entre les croupes tertiaires est sans doute dû à un creusement de la *Lentilla*, avant que cette rivière ne soit captée par le *Llech*, coulant à l'ouest, au cours du Würm (T1). L'érosion fluviale n'a ensuite que peu touché cette cuvette drainée par trois modestes ruisseaux : Le Real-Sahorle, Les Escoumes et Le Conillac.

Mis à part la présence de quelques rarissimes galets de quartz teintés d'une patine jaune pâle en position secondaire sur la terrasse T1, le long du fleuve, les industries lithiques de ce bassin sont produites à partir de galets de quartz ou quartzites non altérés et de galets de jaspes ferrugineux issus de la vallée du *Llech-Lentilla*.

V.1 - Les hautes terrasses du bassin

En amont, vers le sud et le village de Joch, un glacier T1 dérivant du piémont du Canigou ainsi que des sols limoneux bruns nappent les hautes formations alluviales de la *Lentilla* qui sont rapportées au plan T2 et qui sont visiblement découpées en plusieurs niveaux jusqu'au village de *Vinça*, entre les côtes 310 et 250 m, à partir de laquelle s'étalent les nappes T1 de la Têt. Ce plan n'a pas été prospecté. Vers l'est, au débouché des gorges de la *Lentilla* à *Finestret* et à sa confluence actuelle avec le *Llech*, dans la commune voisine d'*Espira-de-Conflent*, une haute terrasse de la rive gauche (alt. 330-350 m) est également donnée comme rissienne. Elle s'émboîte dans des accumulations détritiques du Néogène témoignant du démantèlement des filons de quartz et de jaspes issus des affleurements paléozoïques situés dans ce contrefort du Canigou, entre *Prades* et *Vinça*. Cette terrasse altérée, dont les surfaces

aux sols rougis ont presque partout été nivelées au bulldozer, livre de gros galets de jaspes ainsi qu'une industrie taillée dans ce matériau et dont les états de surface sont très divers, quelques artefacts étant très usés.

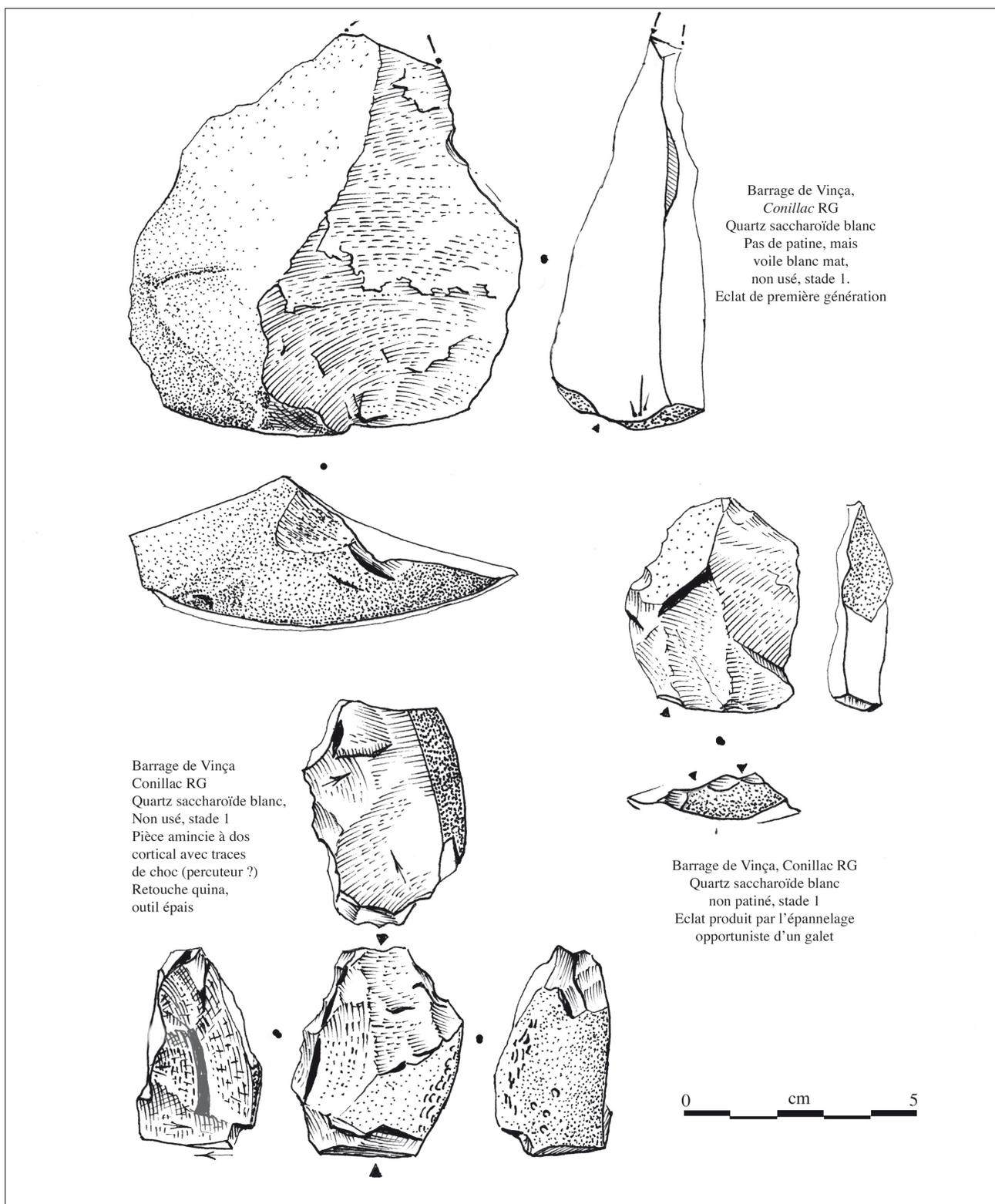
Les industries récoltées par Yves Blaize sur ces reliefs représentent actuellement la limite amont de la présence de l'homme fossile sur les sites de plein air en Conflent (Blaize 2005). Ces prospections ont permis de réunir un lot de 468 pièces, dont 330 éclats de petite taille et 6 lames (fortuites). Ces pièces sont dispersées, parfois trouvées en coupe dans les ravins. Les états de surface sont très divers : très usés pour 15 éléments, mais le plus souvent en assez bon état de fraîcheur, quoique parfois gélifs, patinés ou fracturés et faiblement roulés. Cette industrie est liée à la présence abondante de matière première et témoigne d'une fréquentation de cette formation sur un temps long, quoique plutôt centrée sur la fin du Riss (« Riss III » d'après l'auteur). Elle correspond tout à fait à l'ambiance moustérienne des autres industries du bassin de *Vinça*, qui sont moins bien identifiables cependant, car taillées dans les quartz, mais qui sont peu usées et comportent une faible part de galets aménagés-nucléus.

V.2 - Barrage de *Vinça*, les sites paléolithiques des terrasses würmiennes

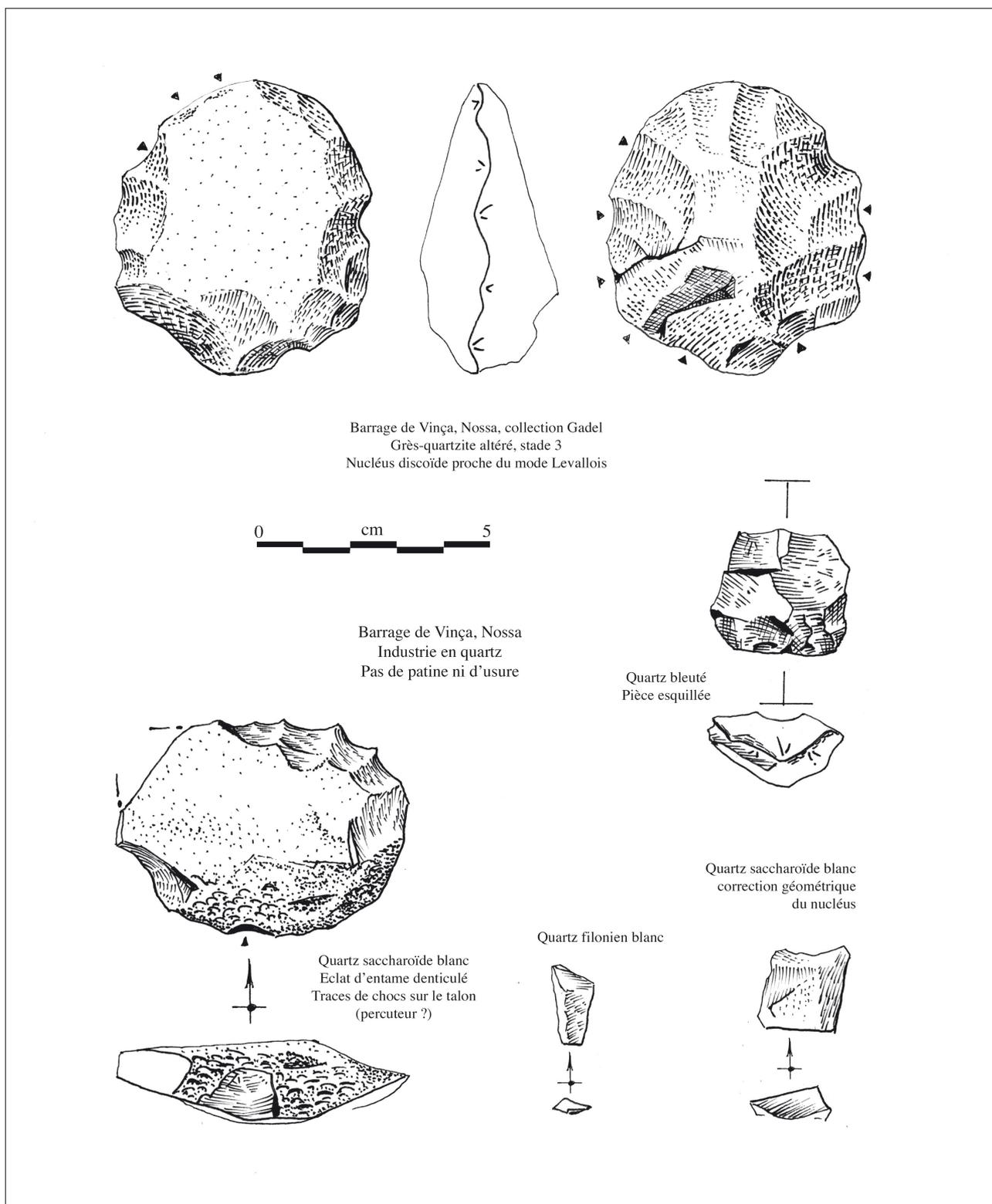
Les industries trouvées autour du barrage de *Vinça* et dans le ravin de *Conillac* participent de la même ambiance « moustéroïde » : nombreux éclats de faible dimension en roches locales (quartz principalement et quelques jaspes), aspect frais et non patiné des cortex et des enlèvements, supports plus fréquemment retouchés (denticulés surtout), faible représentation des galets aménagés (ill. 17 et 18). Le débitage Levallois n'est cependant pas bien attesté alors que la pièce esquillée est présente.

- Les formations inférieures des ruisseaux affluents

Les petits affluents de la Têt qui drainent le plateau de *Vinça* débouchent dans le fleuve sur la haute terrasse würmienne (plan T1). À l'est et au centre, ils s'encaissent dans le Tertiaire et ont été barrés pour une mise en eau. Les berges du ravin de *Conillac*, quoique partiellement raclées par des engins mécaniques lors de la création de la retenue, recèlent un gisement localisé sur la rive gauche, en amont des aménagements (ill. 17). Le lac des *Escoumes* n'est jamais vidangé, car l'alimentation de ce site balnéaire touristique est faible. Les berges sont donc inaccessibles en permanence.



17 - Industrie moustéroïde de la terrasse T1, sites de Conillac et de Nossa, autour du barrage de Vinça.



18 - Industrie moustéroïde de la terrasse T1, sites de Conillac et de Nossa, autour du barrage de Vinça.

Par contre, les berges du ruisseau de Sahorle ont donné une rare industrie moustérienne fraîche et diminutive sur éclats de quartz et de jaspe, depuis l'amont (*Cuscellera*) jusqu'à leur jonction avec le lac de barrage sur la Têt (*Donnets*). La dispersion de ces vestiges liés aux alluvions T1 d'une paléo-Lentilla doit être mise au compte des aménagements agricoles dont nous avons parlé.

- Les berges de la Têt ennoyées par le barrage

La construction du barrage de Vinça, au milieu des années 1970, n'a pas donné lieu à des fouilles de sauvetage. Avec d'autres disparitions probables, celle du gisement des *Ànecs* fut un dommage à déplorer. C'est d'ailleurs ce qui poussa l'Association Archéologique des P.-O., à la fin des années 1980, à entreprendre des prospections méthodiques lors des études d'impact du barrage d'Ansignan-Caramany, avec les résultats spectaculaires que l'on sait pour les sondages et les fouilles de sauvetage réalisées par l'AFAN et l'AAPO, dans une vallée où rien n'était connu antérieurement.

Le barrage de Vinça écrête les crues de printemps ; il est vidé chaque année à la fin de l'été, ce qui permet en hiver la prospection systématique des berges sur la zone de marnage des eaux, celle-ci occupant sur les deux tiers amont tout l'espace de la vallée jusqu'au lit actuel, alors que le tiers aval, plus encaissé vers les gorges de *Sant Pere*, reste toujours en eau jusqu'à la basse terrasse. Trois raisons nous ont poussé à étendre nos prospections dans cette zone touchant l'incendie à la marge, en rive gauche. La première est une lisibilité supérieure à celle des brûlis pour la détection du lithique, bien que le lessivage des fines ait conduit à leur dépôt dans des dépressions boueuses, boues qui colmatent également l'ancien lit majeur. La seconde est que les petites propriétés installées sur la haute terrasse würmienne (plan T1) n'ont jamais subi les remaniements au bulldozer, les labours profonds et les passages du rotovator, constatés partout ailleurs dans la vallée. Enfin, comme la haute terrasse T1 domine de très près le fleuve dans un secteur très favorable, bien abrité du vent dominant, il paraissait utile de tester ces berges pour voir si l'absence des industries du Tardiglaciaire était pareillement avérée ici.

C'est bien le cas sur ce point précis : aucun signe du Paléolithique supérieur ! Mais ce résultat ne peut être totalement validé. Nous avons en effet remarqué d'importantes perturbations affectant de vastes secteurs sur

les deux rives. Ces perturbations sont marquées par des voies réalisées avec de très gros engins mécaniques et par le remodelage des versants, bien balisés par les alluvions prélevées dans le lit actuel de la Têt lors des travaux du barrage. Ces alluvions comportent en effet des décombres roulés avec de la brique mécanique et, surtout, de nombreux fragments de laitier provenant de l'exploitation des hauts-fourneaux de Ria, depuis la fin du XIX^e siècle. Ces galets particuliers n'existent pas dans les anciennes formations T1, bien entendu. L'absence de tessons vernissés rapportables aux mises en culture du XIX^e siècle, comme celle des murettes liées aux épierrements, permet par ailleurs de suspecter des perturbations mineures de cet ordre sur certains points paraissant moins touchés. Un contrôle sur les photos aériennes prises au moment des travaux sur le barrage a confirmé la pertinence des observations de terrain et permis de mieux cibler les zones peu perturbées (cf. carte des zones remaniée ill. 1). Il en ressort que seule une partie de la haute terrasse est digne d'intérêt, les bas niveaux würmiens et holocènes, compris dans le lit majeur, étant tous détruits ou illisibles (figurés sur l'emprise du barrage, ill. 2).

En rive droite, sur un replat qui longe l'ancienne route nationale, de part et d'autre du ravin où s'encaisse le ruisseau de Sahorle, se trouvent quelques pièces d'une industrie très faiblement usée, sur éclats de quartz et de jaspe, mais très dispersée. Elles rappellent les éléments moustériens trouvés en amont dans les parcelles cultivées. Le segment central de la rive droite, de part et d'autre du déversoir des Escoumes, est aménagé par des *feixes*. Plus abrupt, il a été remodelé par les travaux sur la partie haute et n'a livré par ailleurs qu'un ou deux éclats frais qui ont le même aspect que les précédents. Finalement, deux points remarquables, situés aux deux extrémités du barrage, méritent un signalement. L'un se trouve en amont, au débouché de la Lentilla, sur un lambeau de haute terrasse T1 situé pratiquement au niveau des plus hautes eaux, vers la côte 240 m. Sur ce replat, quelques anciennes vignes ont été peu lessivées par les eaux et ont livré en surface un ou deux éclats frais en quartz laissant supposer une meilleure conservation des gisements. Il se prolonge le long de la Têt, jusque sous le pont de la route de Tarerach, dans un secteur très touché par les travaux d'aménagement, mais où restent quelques lambeaux stratigraphiques en place. Le fleuve est ici encaissé dans le socle granitique sur plus de 10 m.

L'autre espace remarquable, hélas situé dans un secteur fort remanié lui aussi, se trouve en aval, entre le débouché du ravin de Conillac et le défilé rocheux où est implanté le barrage. On y trouve d'abord une belle coupe dans l'entaille creusée par le débouché du ruisseau dans la Têt. Latéralement, une poignée d'artefacts participe de la même industrie moustéroïde trouvée par ailleurs (débitage, états de surface). Plus loin, un piton granitique se détache du versant et émerge des eaux à l'entrée des gorges. Cette éminence conserve un bourrage sédimentaire induré et très altéré coincé dans les fissures du rocher et un lambeau de sol qui relie son sommet au versant. Aux alentours gisent quelques artefacts dispersés légèrement usés (stade 2). Une murette sépare le replat sommital en deux enclos. Dans l'un d'eux apparaît une structure circulaire faite de très gros galets plantés et que l'érosion a dégagée. Dans les murs et au sol gisent des débris où des éclats frais débités par percussion posée sur enclume à partir de gros galets de quartz, sans autre indice qu'une grande quantité de ces produits conservés sur place jusqu'à des dimensions diminutives. L'absence de céramique modelée permet d'envisager un âge ancien pour ces éléments étranges et azoïques en surface.

Sur la rive gauche, une source d'eau sulfureuse (ravin de *Caldes*, près du pont de Tarerach) avait été aménagée au XIX^e siècle par un petit établissement balnéaire : les Bains de Nossa (Tosti 1987). Ces bâtiments, comme l'ancien pont, ont été détruits par les travaux du barrage. Sur la terrasse T1 qui domine la Têt, s'accrochent encore quelques souches des haies de cyprès, jusqu'à l'ancienne route. Un géologue de l'université de Perpignan, F. Gadel, proche parent des propriétaires, avait constitué une petite collection provenant des *feixes* établies sur ces terrains, mais plus haut sur le versant (lieu-dit *Mare de Deu*). Il nous avait confié l'un des éléments qu'il pensait être un biface. Il s'agit d'un nucléus que nous lui avons restitué après l'avoir dessiné (collection Gadel, ill. 18).

Le lieu est assez remarquable. Il s'étale sur un replat très partiellement nivelé jusqu'à un piton de granite détaché du versant et autour duquel s'enroulait un paléo-lit du fleuve (flèche bleue, ill. 2). À cet endroit, en bas de pente, coulait une source, qui est encore utilisée aujourd'hui par les habitants de Vinça, quoiqu'elle jaillisse désormais au milieu des enrochements qui soutiennent la nouvelle voirie. Ces enrochements ont totalement masqué les éboulis qui formaient un chaos très propice à l'habitat au ras de

la terrasse. Ce relief est mieux conservé vers l'aval où est implanté un remarquable abri sous-roche (ill. 2). Sur la berge gauche de cet ancien lit, qu'emprunte la vieille route de Tarerach, un bourrelet caillouteux a livré une industrie moustéroïde (ill. 18). L'absence de vestiges liés à d'autres périodes et la présence d'éclats de retouche montrent que ce lot relativement homogène se trouve en place, quoique lessivé par les eaux. Hélas ! la partie la plus intéressante du gisement, celle qui se développait vers le bas de pente, fut raclée pour construire la nouvelle route. Ensuite, les terrains situés vers l'aval, le long de la berge, ont été très perturbés par les travaux du barrage, puis deviennent très abrupts et rocheux.

VI - BILAN DE LA RECHERCHE : UNE MEILLEURE APPROCHE SPATIALE DU PALÉOLITHIQUE RÉGIONAL

Replacées dans leur contexte géomorphologique et dans l'historique des recherches, ces prospections, conduites sur un très vaste espace entre plaine du Roussillon et montagnes du Conflent, ont permis de préciser l'état de la documentation sur le peuplement paléolithique régional.

VI.1 - Pas de *Pebble culture*, ni d'industries très archaïques entre Roussillon et Conflent

Les industries attribuables à l'Acheuléen ancien, disons celles qui seraient antérieures à un demi-million d'années – déjà rares dans la plaine littorale du Roussillon et généralement déplacées sur des formations alluviales plus récentes (Martzluff 2004) – ne sont pas représentées ici, le cas de *Mata Rodona* n'ayant pu être vérifié dans le cadre de cette prospection. On peut encore moins parler de *Pebble culture*, bien entendu. Les alluvions quartzueuses très patinées et carénées par le vent qui sont sensées accompagner les plus anciennes industries manquent également, sauf sur le plateau de Montalba. Bien que les premiers remplissages quaternaires fassent donc défaut dans ce secteur, l'érosion n'en a toutefois pas gommé toute trace. Dans le bassin de Rodès, ces reliefs semblent avoir été vidangés moins brutalement par des crues directes de la Têt qu'en amont de Vinça ou que dans la plaine d'Illesur-Têt, vers l'aval, du moins si l'on en croit la présence erratique d'industries patinées et éolisées sur galets. Il est toutefois erroné de parler d'industries « archaïques pré-acheuléennes » pour les séries trouvées dans ce contexte.

En tout état de cause, l'Acheuléen n'est pas connu en stratigraphie à l'est des Pyrénées et sur leurs marges avant 700 000 ans. Seul le gisement d'Atapuerca, près de Burgos, témoigne d'une présence plus ancienne de l'homme fossile vers 1,2 Ma.

VI.2 - Les premiers peuplements discernables d'un Acheuléen accompli

C'est donc un Acheuléen plutôt terminal et bien mieux attesté dans la plaine littorale sur différents niveaux de terrasses T3 où il se trouve parfois *in situ*, qui apparaît dans le bassin de Rodès. Il s'agit d'une industrie sans vrais bifaces, mimant la *Pebble culture* archaïque dans un faciès opportuniste qu'il faut associer à l'utilisation massive des galets de quartz locaux et que nous avons proposé d'appeler « Tautavelien » (Martzluff 2006). Un lot conséquent de galets aménagés, à patine orangée et d'éclats éolisés, se trouve à Rodès en position secondaire, hors de son contexte du Pléistocène moyen (fin du Mindel alpin), lequel a disparu des formes de relief, si l'on excepte peut-être quelques chicots résiduels dans la vallée du *Riu Fagès*.

Signalée depuis près de quarante ans, cette série altérée et usée d'artefacts en quartz ou en jaspes locaux se focalise donc sur une lanière de sols rougis difficiles à identifier à Rodès et sur sa correspondance au long du flanc de l'échine pliocène enrichie en galets de quartz qui forme le substrat collinaire du bassin. Au même niveau, le statut de quelques galets aménagés roulés et de quelques éclats faiblement usés, qui ont été tirés de galets de quartz ou quartzite non patinés, demande à être précisé. Ces industries sont libérées par des remplissages sédimentaires altérés, situés autour de la côte 240-230 m, sur la colline sédimentaire qui sépare le bassin de Rodès de la plaine d'Ille-sur-Têt. En effet, que ce soit au col de Ternère, ou près des gorges de *La Guillera*, ces plaquages de sols argileux rougis, toujours très proches des arkoses pliocènes ou associés à des chenaux bourrés de galets quartzeux non patinés pouvant provenir du substrat tertiaire, pourraient se rapporter à la jonction des paléo versants avec les nappes alluviales fantomatiques du plan T3.

Les traces de peuplements acheuléens existent aussi sur des formations données comme rissiennes, à la fois en rive gauche du Rigarda à Rodès (*Puigs Baixos*) - mais cet épandage semble plus ancien que les niveaux T2 de la Têt - et sur une haute terrasse du Llech, à Espira-de-

Conflent, en limite du bassin de Vinça. Sur cette dernière, une poignée d'artefacts extrêmement usés est associée à un lot plus conséquent de pièces moustéroïdes fraîches sur un gisement de galets de jaspes férugineux locaux, très abondants dans les colluvions néogènes du piémont. La présence de ces matériaux dans les niveaux d'habitat du complexe moyen à Tautavel prouve que cette source de matière première était déjà exploitée à partir de ces gîtes secondaires du bassin de la Têt, au moins entre 500 et 300 000 ans.

Cependant, tous les gisements où ces industries se trouvent plus ou moins concentrées font état de mélanges systématiques, pour peu que l'on tienne compte des états de surface de chaque série et c'est bien pourquoi les études typologiques globales qui en ont été faites sont une source de confusion (Collina-Girard 1975-76, 1978 ; Blaize 1985a et b, 1987b, 1990). En effet, les défilés rocheux et les cols, en particulier celui de Ternère, constituent des passages obligés pour les faunes, lieux très favorables à des campements de chasse, vraisemblablement renouvelés sur le temps long. Autre élément attractif : l'enrichissement des échines tertiaires en galets de quartz, en particulier un quartz saccharoïde proche du quartzite, alors que les terrasses quaternaires, finalement bien conservées à partir de la phase « rissienne » T2, n'en comportent en réalité que fort peu, et les épandages würmiens encore moins. L'abondance des galets de jaspes dans le Néogène d'Espira participe à cette attractivité.

Ce qu'il faut finalement retenir, c'est que les vestiges acheuléens balisent une sorte de frontière passant par les bassins de Rodès - Vinça (Blaize 1985a, 1985b, 1987, 1990) et en amont de laquelle le premier peuplement des vallées pénétrant les massifs montagneux est brusquement occulté en surface, comme c'est le cas en Vallespir après le Boulou (Martzluff 2003, 2007b), ou encore dans la vallée de l'Agly, au-delà du bassin de Caramany-Ansignan (Martzluff 1990). C'est donc bien l'érosion qui en a gommé les traces en faisant disparaître la quasi-totalité des formations alluviales antérieures au dernier glaciaire.

D'ailleurs, la fréquentation du plateau de Montalba lors du Paléolithique inférieur *L. S.*, est attestée bien plus haut, vers 450 m d'altitude, sous forme de quelques éclats épars, rongés par l'altération et l'éolisation. Elle est très vraisemblablement antérieure au Riss.

Par hypothèse, les éléments plus volumineux de type *Pebble culture* qui devraient s'y retrouver en plus grand nombre qu'un ou deux artefacts presque totalement déformés par l'érosion, auront été émiettés par le gel sur la surface du plateau et éolisés lors des phases froides des deux derniers glaciers alpins, pendant lesquelles ont été surcreusées les dépressions. Les patines violacées d'une partie des quartz résiduels sont la preuve d'une longue météorisation sur place des secteurs déprimés pendant le Pléistocène moyen alors que les versants plus adoucis des paléo-vallées pénétrant le massif offraient sans doute des reliefs favorables à ce peuplement (ill. 4 à 10 et cartes).

VI.3 - Les abondantes industries « moustéroïdes », entre Riss et Würm alpins

Les industries faiblement éolisées et non patinées, le plus souvent très dispersées, qui intègrent un débitage discoïde et parfois Levallois pour la production d'éclats de modeste dimension, quoique non diminutifs (entre 6 et 3 cm), sont désormais attestées sur le plateau de Tarerach et de Montalba, comme c'était le cas dans le bassin de Rodès et de Vinça où elles sont associées à un débitage discoïde ou Quina et à des nucléus opportunistes sur galets, mimant la *Pebble culture*. Elles comprennent une part de jaspe ferrugineux qui peut aller jusqu'à être majoritaire près des gisements de cette roche, par exemple à Espira-de-Conflent, en surface et dans des coupes de la terrasse donnée comme T2 (Blaize 2005). Curieusement, il n'en reste que quelques rarissimes traces dans la plaine d'Ille, sur le lambeau de niveau T2 des *Escatllars* logé entre la Têt et le Boulès, cet interfluve ayant sans doute été peu attractif. Elles sont de même type et présentent les mêmes états de surface que celles identifiées dans la plaine littorale, en particulier dans le bassin du Réart, dans un contexte où l'approvisionnement en galets de quartz était plus facile (Martzluff 2004, 2006).

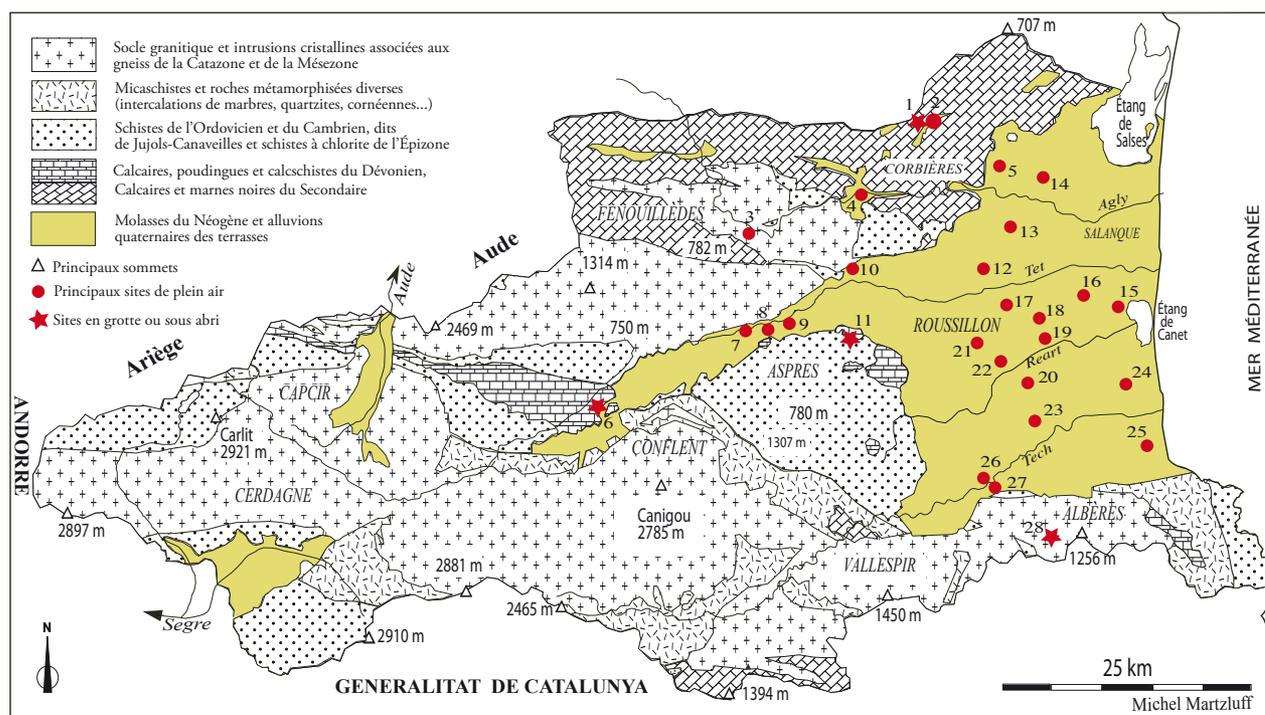
La présence de stations en place ne peut pas être déterminée, sauf sur deux sites liés à « l'événement majeur » qu'a constitué en montagne la glaciation rissienne. L'un se trouve près du cimetière à Rodès (E') sur un vestige assez bas de plan T2 (cimetière) et comporte aussi des outillages patinés venus du versant (Blaize 1990). L'autre semble bien mieux conservé à Ille-sur-Têt sur un lambeau de terrasse T2 situé en rive gauche, sur le flanc

abrupt du plateau de Montalba, à la confluence avec le Bellagre. Compte tenu du contexte et de l'homogénéité typologique des restes copieux et non patinés de l'industrie lithique, ce dernier gisement est même relativement exceptionnel (ill. 12 à 16).

Un autre problème est posé par la haute terrasse T1 du bassin de Vinça, aujourd'hui ennoyée par le barrage. En effet, deux gisements ont livré des industries en quartz d'allure archaïque, très peu usées et non patinées, parfois bien concentrées (Conillac et Nossa). Elles devraient théoriquement être plus récentes que le premier Pléniglaciaire würmien. Le débitage Levallois y est rare (ill. 17 et 18) et elles font appel à la technique de la pièce esquillée. La présence d'éclats retouchés ainsi que celle de minuscules enlèvements permet d'envisager un très faible déplacement post-dépositionnel.

C'est bien pourquoi il est quand même extrêmement périlleux de proposer une attribution chrono-culturelle précise pour l'ensemble de ces séries d'artefacts « moustéroïdes », d'autant que la référence stratigraphique la mieux documentée, celle de la Caune de l'Arago, offre justement peu de certitude typologique pour la séquence que nous envisageons à la transition entre l'Acheuléen et le Moustérien (lambeaux de remplissage entre les planchers stalagmitiques du Complexe terminal, ensemble 4, « rissien », cf. Martzluff 2006). Cette phase du peuplement régional, sans aucun doute très étalée dans le temps, demeure donc très floue (ill. 19).

Ce sont toutefois ces industries peu usées et sur éclats de roches locales qui apparaissent comme les plus abondantes et les mieux conservées en surface sur l'ensemble de la vallée. Elles peuvent se mettre en rapport avec une fréquentation comprise entre un Acheuléen final du Riss et un Moustérien ancien dans les épisodes ultimes de cette séquence alpine (entre 300 et 150 ka), voire jusqu'à un Moustérien accompli au début du dernier glaciaire et pendant l'interstade qui le précède (Éémien vers 120 ka). C'est en tout cas un peuplement qui a été moins oblitéré que les précédents et les suivants, mais qui semble ne pouvoir offrir, d'après ces prospections, qu'un seul gisement éventuellement conservé en sous-sol. Et c'est tout à fait regrettable, car le Paléolithique moyen régional n'est correctement connu en stratigraphie dans les gisements troglodytes des deux côtés de la chaîne, que dans ses moments terminaux (stades isotopiques 4 à 3, vers 60-30 ka).



PRINCIPAUX SITES DU PALÉOLITHIQUE ANCIEN ET MOYEN DES PYRÉNÉES-ORIENTALES

N°1 : Caune de l'Arago (Tautavel), Paléo Anc.-Moy.	N°11 : Grotte de Montou (Corbère-les-Cabanes), P.M.	N°20 : dépression de Bages, P.A.-P.M.
N°2 : haute terrasse du Verdoble, P.A.	N°12 : terrasses de Baho-Saint-Estève, P.A.-P.M.	N°21 : sites de Ponteilla, P.A.-P.M.
N°3 : haute terrasse de Caramany, P.A.-P.M.	N°13 : La Llabanère (Perpignan), P.A.-P.M.	N°22 : sites de Pollestres, P.A.-P.M.
N°4 : terrasse d'Estagel, P.M.	N°14 : terrasse du Robol, P.M.	N°23 : Mas Camomille (Ortaffa), P.A.-P.M.
N°5 : La Julieta (Salses), P.M.	N°15 : terrasse de Canet-Saint-Nazaire, P.A.-P.M.	N°24 : sites de Saint-Cyprien, P.A.-P.M.
N°6 : Cova del Mitg (Villefranche-de-Conflent), P.M.	N°16 : terrasses de Cabestany, P.A.-P.M.	N°25 : site d'Argelès, P.A.-P.M.
N°7 : Les Anecs (Vinça), P.M.	N°17 : terrasse de la Basse (Perpignan), P.A.-P.M.	N°26 : sites de Tresserre et Banyuls-dels-Aspres, P.A.-P.M.
N°8 : Col de Ternère (Vinça), P.A.-P.M.	N°18 : site du Petit-Clos (Perpignan), P.A.-P.M.	N°27 : sites de Montesquieu, P.A.-P.M.
N°9 : terrasses d'Ille-sur-Têt, P.A.-P.M.	N°19 : terrasses du Réart, P.A.-P.M.	N°28 : Pic Saint-Christophe, P.M.
N°10 : terrasses de Millas, P.A.-P.M.		

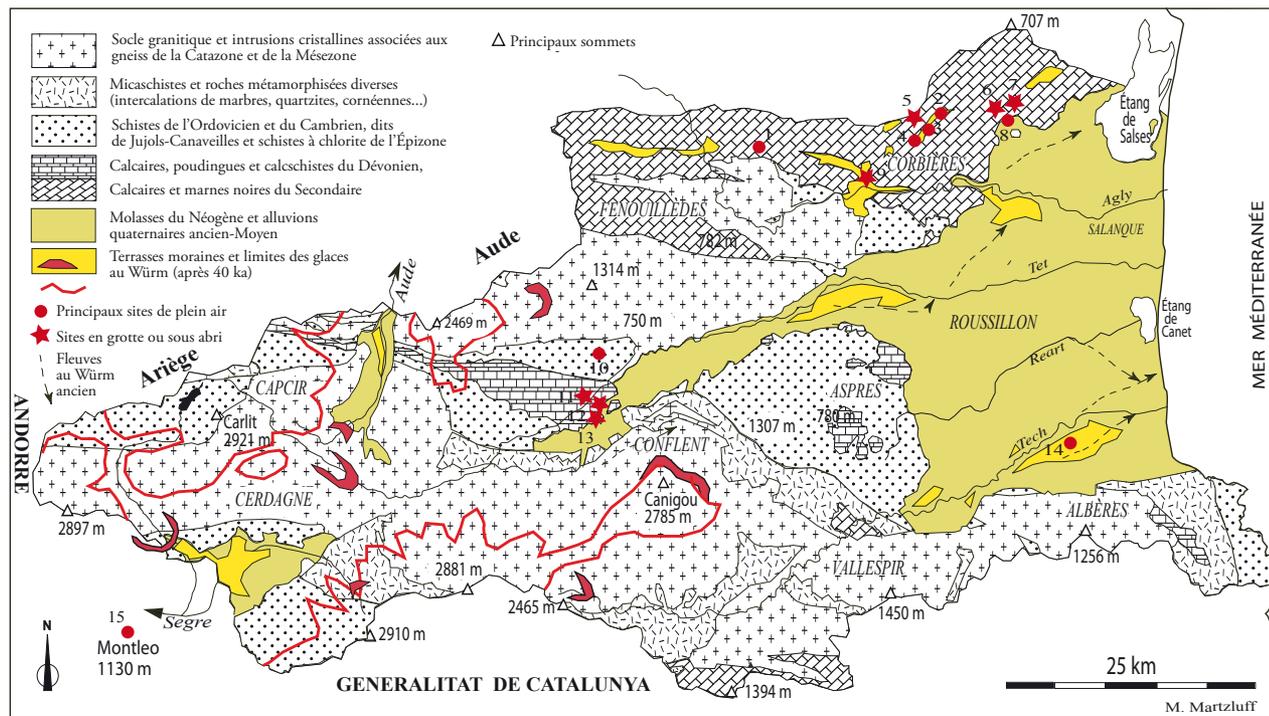
19 - Les sites paléolithiques dans les P.-O. (DAO M. Martzluff).

VI.4 - Le rarissime Moustérien évolué du Würm

En réalité, le Moustérien n'est caractérisé de façon claire dans cette portion de vallée que dans une phase évoluée et sur une seule station remarquable - les *Anecs* - aujourd'hui détruite par les travaux du barrage au débouché des gorges de Vinça (ill. 19). Il s'agit d'industries fraîches et diminutives, à denticulés, intégrant le débitage Levallois et où la part des jaspes locaux, des grés-quartzites et des silexites est importante, au côté des quartz blancs saccharoïdes, toujours dominants (Blaize 1990, Duran 2002). Les quelques éléments Levallois non éolisés relevés par ailleurs, au col de Ternère ou sur le plateau de Montalba par exemple, ne sont pas assez concentrés ou copieux pour parler d'habitat.

Ils confirment une fréquentation de ces espaces par Néanderthal au cours la dernière glaciation, présence qui est bien attestée dans le bassin de la Têt, à la grotte de Montou (Corbères-les-Cabanes) et dans celle du Mitg (Corneilla-de-Conflent).

En surface, ce peuplement est curieusement bien moins assuré en chronologie pour cette phase tardive dans la plaine du Roussillon, sur le gisement de La Joliette (Salses) ou dans le bassin du Réart, par exemple (Duran 2002 ; Martzluff 2004, 2006). Il est donc fort probable que les stations en plein air de ce Moustérien final, logées au plus près du fleuve alors que s'accroissait son incision dans la terrasse T1, aient subi un sort identique à celles du Paléolithique supérieur.



PRINCIPAUX SITES DU PALÉOLITHIQUE SUPÉRIEUR-ÉPIPALÉOLITHIQUE DES PYRÉNÉES-ORIENTALES

N°1 : Four de la Roque (St-Paul-de-Fenouillet). Azilien.	N°6 : Cova de l'Esperit C.3 (Salses). 20 Ka, Gravettien ?	N°11 : Cova Bastera (Vill.-de-Conflent). Signes peints.
N°2 : Rec del Penjat (Vingrau). Magdalénien.	N°7 : Cova del Pas Estret (Opoul). Magda. Epipal. ancien.	N°12 : Trou souffleur (Fuilla). Magdalénien.
N°3 : Les Espassoles (Vingrau). Solutrén.	N°8 : Station du Ravanel (Salses). Magda. ?	N°13 : Balms Berges-Ambulles (Fulla). Solutrén.
N°4 : La Teulera (Tautavel). Magdalénien.	N°9 : Grotte de la gare (Estagel). P. Sup. indé.	N°14 : Station de Saint-Genis. Solutrén ?
N°5 : Grotte des Conques (Vingrau). Magdalénien.	N°10 : Rocher gravé de Fornols (Campòme). Magdalénien	N°15 : Montlleo 1130 m (Prats, Espagne) Magdalénien.

20 - Les sites du paléolithique supérieur dans les P.-O. (DAO M. Martzluff).

VI.5 - Un long hiatus documentaire entre le Paléolithique moyen et le Néolithique

Les premiers peuplements de l'homme moderne correspondent ici à une lacune des vestiges sur l'ensemble de la zone prospectée, en particulier sur la formation T1. Cette absence est particulièrement notable sur la haute terrasse würmienne du barrage de Vinça, très proche du fleuve et très lisible dans les parties agricoles non remaniées par les travaux d'aménagements avec les engins mécaniques, à la fin du siècle dernier. Cela pose un sérieux problème, car la pénétration de la vallée du Conflent est bien attestée dans les grottes en amont, au moins pour le Tardiglaciaire (Solutrén et Magdalénien). D'autre part, un Magdalénien ancien, situé en chronologie absolue autour de 16 000 ans BP, est bien présent sur un site de plein air en Cerdagne à 1 100 m d'altitude (*Montlleò*) ; il a livré des outillages

pris dans un jaspé ferrugineux dont nous savons à présent que les seuls gisements régionaux se trouvent entre Prades et le Bassin de Vinça (Mangado et *alii*, 2004). Ce Magdalénien est également attesté vers 1 000 m d'altitude au-dessus de Prades sur le rocher gravé de Fornols. À la fin de la dernière glaciation, le parcours des Magdaléniens vers les hautes vallées situées au cœur de la chaîne est donc bien fléché en Conflent (ill. 20).

Il est donc difficile d'expliquer l'absence totale de vestiges du Paléolithique supérieur. D'une part, les habitats de plein air sont généralement étendus à ces époques ; d'autre part le débitage sélectionne préférentiellement les meilleures roches dures isotropes (jaspes, silex) et tend à la production de lames. Les déchets techniques générés par un campement de cette séquence ne pourraient donc passer inaperçus, même mêlés en surface à des vestiges de périodes plus anciennes ou plus récentes.

C'est pourquoi cette lacune sur l'ensemble de l'aire géographique prospectée nous paraît signifiante. Nul doute que la vallée était peuplée. Or, cette absence ne peut s'expliquer pour des raisons telles que la dangerosité des crues estivales, certainement réelle, ou la pénibilité due à des vents très violents, fort probable également, car les chasseurs paléolithiques ont occupé des campements de plein air dans des milieux bien plus hostiles pour peu que leurs proies y fussent abondantes. Il faut donc tenir compte de plusieurs facteurs qui constituent de sérieux handicaps pour la prospection de surface concernant ces périodes dans ce secteur :

- 1 - L'encaissement du fleuve après le premier Pléni-glaciaire würmien et la création de nouvelles terrasses favorables à l'habitat au plus près du cours d'eau, formations qui ont ensuite été démantelées par les crues du lit majeur.
- 2 - La difficulté de prospecter le terroir des terrasses alluviales dévolu à l'arboriculture, où les labours profonds ont presque toujours accroché la nappe de galets, (épièvements, rotovator).
- 3 - Avec un faible écho prévisible des microlithes en surface, le fait que les terres acides soient azoïques supprime l'appui pertinent des faunes pour détecter les gisements concernant ces périodes, en particulier pour les petits sites épipaléolithiques.
- 4 - Les remaniements anthropiques d'ampleur s'ajoutent à ces difficultés (villages médiévaux de *Casesnoves* et

Reglella sur les niveaux les mieux protégés et bien exposés de la rive gauche de la Têt, plantations forestières et suppression des affleurements schisteux pour la mise en terrasse des versants, urbanisation galopante actuelle...).
5 - Enfin, la rareté des sites troglodytes et des grands abris favorables, en particulier dans le petit synclinal calcaire de Bouleternère et sur le plateau granitique de Montalba, situés dans un maquis impénétrable, a rendu cette zone peu attractive pour les chercheurs qui ont fourni dans le passé l'essentiel de la documentation trouvée en grotte pour ces périodes.

Malgré ces difficultés, l'absence de gisements de surface pouvant se rapporter à l'intervalle Aurignacien-Sauveterrien sur cette aire géographique reflète dans ce travail un résultat indubitable du terrain. Il confirme ce que nous avons déjà diagnostiqué pour l'ensemble du département où les occupations de plein air du Paléolithique supérieur au Mésolithique sont uniquement attestées dans les bassins fluviaux à faible régime nival et dénivelé modéré des Corbières, tels le Maury et le Verdoble, par exemple (Martzluff 1998b, 1999b). Il s'en suit que notre connaissance des peuplements anciens des Pyrénées catalanes à partir du dernier glaciaire, Moustérien compris, repose essentiellement sur l'investigation des sites en grottes ou sous abri, en particulier pour les vallées du Tech, de la Têt et pour la haute vallée de l'Agly.